

LA COMMUNE DE PARIS

LES SCÉLÉRATS

DE

LA RÉVOLUTION

PAR

EUGÈNE VILLEDIEU

ANCIEN SOUS-PRÉFET DE LA RÉPUBLIQUE



PARIS

E. LACHAUD, ÉDITEUR

4, place du Théâtre-Français.

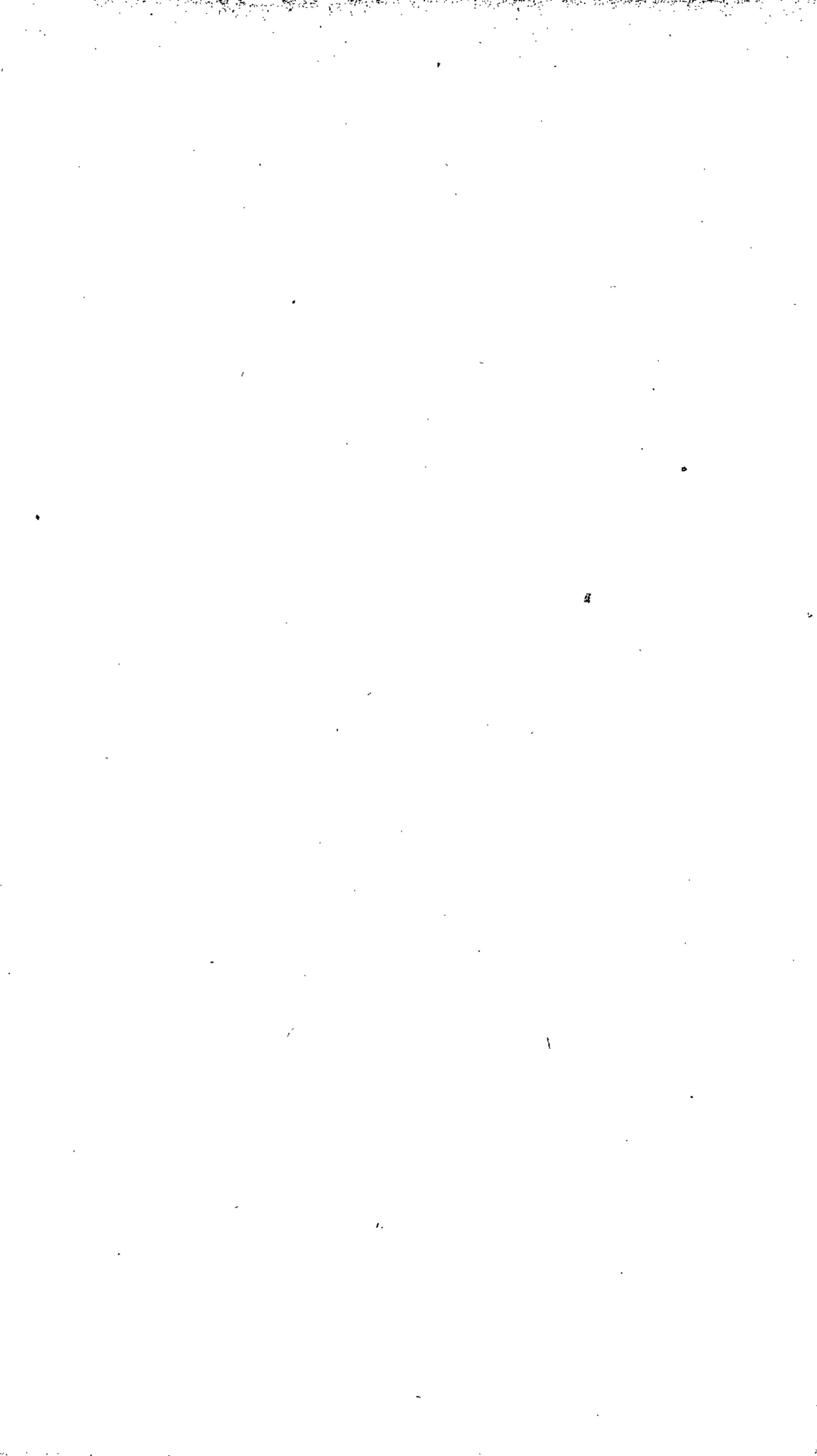
—

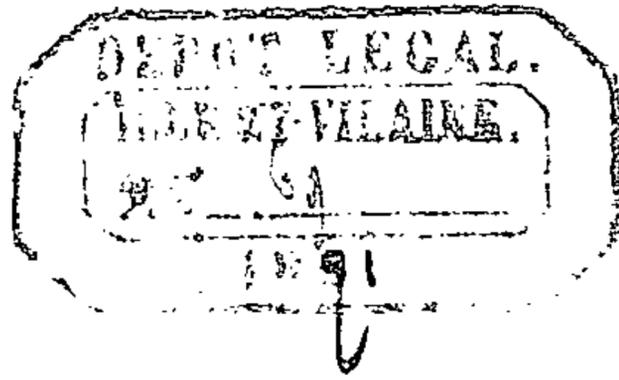
1871.

—

Tous droits réservés.

L⁵⁷₆
1633





LA COMMUNE DE PARIS

LES SCÉLÉRATS DE LA RÉVOLUTION

POUR PARAÎTRE INCESSAMMENT :

Du même Auteur, chez le même Éditeur

LA LIBERTÉ RÉPUBLICAINE

Un volume in-18.



LA COMMUNE DE PARIS

LES SCÉLÉRATS

DE

LA RÉVOLUTION

PAR

EUGÈNE VILLEDIEU

ANCIEN SOUS-PRÉFET DE LA RÉPUBLIQUE



PARIS

E. LACHAUD, ÉDITEUR

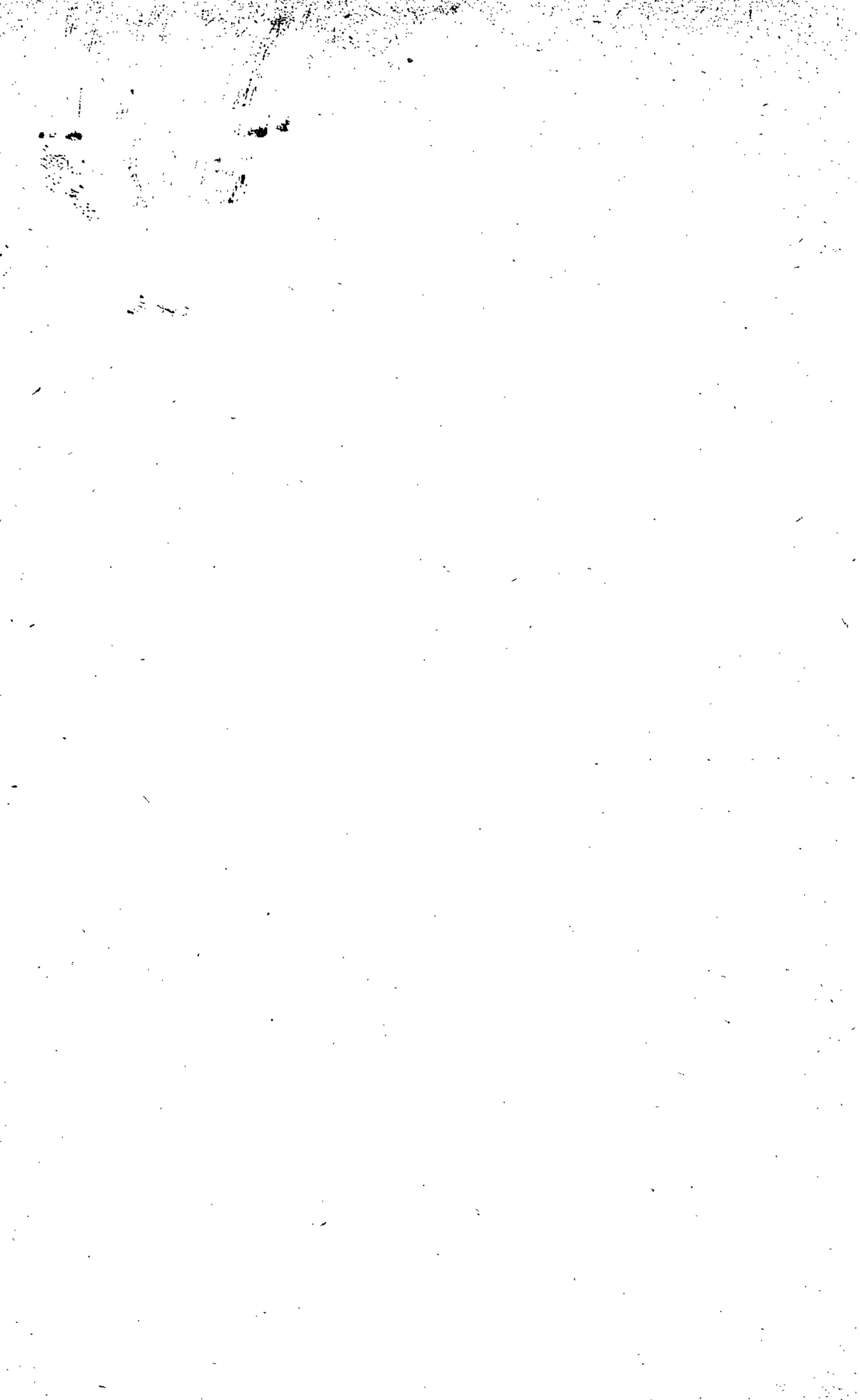
4, place du Théâtre-Français.

—

1871.

—

Tous droits réservés.



LA COMMUNE DE PARIS

Les Scélérats de la Révolution

La Commune de Paris

I

La France a assisté, pendant deux mois, à l'un des plus hideux spectacles qu'il puisse être donné de voir.

Elle a eu sous son regard, au milieu d'elle, une ville d'un million d'hommes, où triomphait le crime, où dominait la scélératesse, où sévissait le cynisme de l'audace, où courait convulsif un délire presque inconnu.

Sur ces flots tumultueux d'égoïsme, de cupidités sombres et de grondantes ignominies, ont mugé tous les vents de la perversité populaire. Ils ont fait bouillonner l'écume d'une plèbe impure ; ils ont roulé la vertigineuse houle d'une effrayante démagogie.

Les furies révolutionnaires, déchaînées dans cette tempête, venaient d'entendre sonner l'heure de leurs vengeances. Elles ont armé leurs sicaires ; elles ont édicté leurs lois de sang. Elles ont poursuivi, féroces, l'œuvre de la destruction impla-

cable; elles ont fait jeter à l'impiété, qu'elles guidaient, un sauvage rugissement.

Les hontes du Bonapartisme, se mêlant à la lie d'un peuple, ont agité, dans les ténèbres, cette vase immonde, en y cherchant leurs futures grandeurs.

Les ambitions prussiennes ont versé leur or à soulever la fange d'une civilisation corrompue. Elles ont surveillé le dénouement de cette crise sociale. Elles attendaient que la fin fût à eux.

Les envies farouches du socialisme y ont salué le règne de leurs jouissances. Elles ont fait appel à leurs souvenirs pleins de fiel et à leurs hommes de la haine. Elles ont poussé les multitudes à venger, dans un enivrement de rage, la défaite des forcenés de juin.

Où les poussaient-elles ainsi, avec un acharnement sanguinaire? A l'extermination de la patrie!

Devant ces hommes, la France était atteinte; elle était là, gisante; elle pouvait être à l'agonie le lendemain. Mais ces hommes ont-ils connu les douleurs et les larmes de la patrie? Ils ont tout renié, sauf leur haine. Ces hommes n'ont pas d'autre patrie.

Cette atrocité, qu'était-ce donc? Était-ce l'insanité d'un peuple? Était-ce son effondrement suprême dans l'abîme où roulent les nations perdues?

Non, pour ces hommes, c'était l'avènement de la justice; c'était l'affranchissement des tyrannies

séculaires; c'était le triomphe de la *libre-pensée* dans le nivellement de l'*égalité*.

Cette chose néfaste, à la réalité de laquelle on peut croire à peine, ils l'ont appelée *la Commune*, eux qui n'étaient, qui ne sont pas en vain les hommes du mensonge.

La France, le monde, la postérité appelleront cela un crime sans nom.

II

La voilà donc, *la Commune de Paris*, que l'idéologie révolutionnaire rêvait depuis vingt ans. La voilà, cette « *Commune libre*, » que la démocratie patentée préconisait tout bas, aussitôt après le 2 décembre. La voilà, cette « *Commune souveraine*, » dont les habiles du parti se promettaient d'exploiter un jour la magique fascination, ayant l'attraction fanatisante des mirages du socialisme, dans une réminiscence heureuse du « glorieux » temps jacobin.

L'idée, semée si largement par les politiques de la démagogie, méritait de n'être point perdue. Elle a germé, elle a grandi. Nous venons de la voir dans sa puissance et dans son épanouissement

Seulement, comme il arrive toujours pour les idées sociales subversives, elle a fini par se réaliser avec un développement logique bien plus

complet que celui qu'aimaient à prévoir les passions coupables qui la propageaient. Elle a révélé à l'improviste les conséquences inattendues qui sortent de son principe d'erreur. Et, si elle est apparue cette fois, c'est comme dévastation sanglante, et non plus comme simple jeu pervers de l'esprit de système d'un radicalisme orgueilleux.

Cette idée, que l'on caressait si complaisamment, alors qu'elle flottait encore dans le vague des séductions du popularisme; elle a pris corps et vie. Elle est venue dire à ces aveugles : « C'est moi ; vous vous trompiez : je suis la Terreur ! »

Supposaient-ils donc, les théoriciens longtemps accrédités de l'*idée révolutionnaire*, que l'on pût, sans péril, jeter au sein d'un peuple et d'une fiévreuse civilisation les pensées les plus dissolvantes, et que l'on pût servir ainsi, avec la justice démocratique, l'avenir des sociétés ?

Présumaient-ils que les milliers de voix de l'opinion convulsionnée, de la tribune, du journal, du livre, du théâtre, de la renommée politique ou littéraire, de la retentissante célébrité, pussent impunément prendre pour tâche de ruiner le respect de la loi, au nom du progrès; de mépriser l'autorité, au nom de la liberté; de bafouer la vie austère, au nom des droits lésés du matérialisme jouisseur; d'insulter l'Église, au nom de « la justice » et des exigences de « la pensée moderne ; »

d'éliminer Dieu, au nom « de la conscience et de la raison émancipée ; » de cadavériser les peuples, en éteignant en eux la foi et l'amour surnaturels, et cela, au nom de la « vie nouvelle » et de la régénération sceptique de l'humanité ?

Croyaient-ils qu'en nos jours, où les pensées de vérité ou d'aberration, les convictions justes ou dépravées ont, pour se propager, les instruments de la plus vaste diffusion populaire et ont, pour ainsi dire, la puissance de l'instantanéité cosmopolite, croyaient-ils que ce n'est point creuser les abîmes sociaux que de confondre la doctrine vraiment démocratique, qui est en même temps honnête, pure, morale, religieuse, avec la démagogie athée, rationaliste, violente, anti-chrétienne, destructive de l'ordre social et des généreuses libertés ?

S'ils l'ont supposé, comme ils l'ont fait, dans ces coupables années de l'Empire qui ont activement contribué à voiler les vérités vitales et à affaiblir le sens moral ; si l'effrayante paix de ce temps césarien les a bercés alors d'illusions aussi désastreuses, et s'ils n'ont point entièrement perdu l'intelligence de la vérité politique, ils peuvent voir, à la lueur que les faits de la *Commune* viennent de projeter sur bien des systèmes fallacieux et sur bien des sécurités trompeuses, combien de telles pensées renfermaient de malheureuses déceptions.

III

Mais s'il en est, dans la démocratie, à qui les catastrophes de cette année ont fait faire un consciencieux retour vers la défense des grands principes sociaux, il y en a eu d'autres qui n'ont rien appris de nos désastres, et qui sont venus compléter par leurs crimes cet enseignement de larmes et de deuil.

Par quel concours de circonstances providentielles ces hommes qui, pour la plupart, étaient résolus depuis longtemps à mener, dès qu'ils le pourraient, la Révolution destructive à ses conséquences les plus extrêmes, se sont-ils trouvés réunis dans Paris, et ont-ils pu donner le spectacle de l'athéisme démagogique fonctionnant là sous verre et appliquant l'idéal politique qu'il réservait à la France et au monde ?

Par quelle suite logique d'événements ces hommes ont-ils pu espérer que la tentative qui devait faire crouler le rêve de leurs passions liberticides allait peut-être en amener l'universelle réalisation ? Nous ne l'examinerons pas ici.

Disons seulement que cette heure, — que tout nous annonçait et que depuis longtemps nous indiquions à l'opinion alors trop abusée pour voir, — nous paraît appelée à être aussi puissamment décisive pour le progrès de notre France vers la

vérité chrétienne et vers la justice démocratique, qu'elle a pu inspirer plus de craintes à ceux dont la pensée politique est plus ou moins encore celle du vieux monde.

Était-elle donc dans les nécessités de notre époque, cette situation lugubre où un grand peuple devait sembler comme près de disparaître dans les convulsions démagogiques et dans un livide inconnu ?

Assurément elle l'était, après tant et de si profondes dépravations accumulées et à l'entrée d'une ère glorieuse, l'ère de la vraie démocratie.

Oui, pour le magnifique triomphe de la grande époque qui s'ouvre, pour l'avènement et la durée d'une République instaurée dans la justice chrétienne et dans la probité, il fallait l'expiation du passé et il fallait aussi la préparation d'éléments meilleurs pour cette œuvre d'un prochain avenir. Il fallait que les doctrines délétères produisissent tous leurs résultats, donnassent tous leurs fruits de mort. Il fallait que les erreurs sociales ou les insuffisantes vérités rationalistes fussent vues généralement non telles que les supposaient de faux mirages d'opinion, mais telles qu'elles sont dans leur périlleux exclusivisme ou dans leur décevante inanité.

Oui, pour préparer à la Rénovation sociale, des âmes, des énergies, des caractères, des convictions ayant l'intelligence des principes vrais et de

nos nécessités politiques, il fallait avoir à lutter, dans une dure épreuve, contre la conséquence des principes d'erreur et le déchaînement des passions coupables qui étaient antagoniques à cette sublime rénovation.

IV

Voilà le sens historique du moment où nous sommes ; voilà la raison des enseignements que viennent d'apporter les saturnales révolutionnaires de la *Commune* de Paris.

Dans ces faits inqualifiables, où la perversité qui s'y révèle donne l'indignation, et où l'insanité des actes inspirerait parfois presque la pitié, si cette insanité n'était pas la démence du crime, rien n'a manqué pour que l'expérience du radicalisme athée fût complète et pour que l'exemple fût décisif.

C'était, — présumaient ceux qu'abusent les illusions d'un malsain libéralisme, — c'était pour la liberté à défendre que la *Commune* de Paris pouvait n'être pas sans opportunité. Et, du commencement à la fin, son œuvre a été celle d'un despotisme qui devait laisser loin derrière lui les méfaits du dernier Empire. Le règne des drôles de la *Commune* a été celui des Nérons de la plèbe, des Caligulas de la bohème, des Héliogabales du plus hideux prolétariat.

C'était pour amener le siècle « de la raison et de la justice » que l'inauguration d'une « *Commune* de libres-penseurs » paraissait convenable à quelques-uns. Et ses jours de triomphe n'ont montré que le débordement de la passion violente et de la criminelle folie.

Pour ses paroles et pour ses actes, la *Commune* a eu pour mot d'ordre : mentir. Ces bandes avinées, ces dictateurs, ces frénétiques délégués, ces comités délirants, cette orgie de gouvernement, avec ses proclamations impudentes, ses insolentes duplicités, ses soldats démentant, prisonniers, le rôle qu'ils jouaient comme appuis sauvages de l'insurrection, tout cela, devant l'histoire, aura son vrai nom : *L'armée du mensonge*.

C'était, paraît-il, pour assurer l'indépendance municipale et démocratique, que la *Commune*, selon plusieurs aveugles, pouvait avoir une mission à remplir. Et ses agissements ont été la suppression de toutes les justes libertés, le brisement féroce de tout ce qui s'opposait à elle, la confusion la plus traîtresse des droits de la commune, la négation des droits les plus incontestables de la famille, de la Religion, de l'État, de l'homme et du citoyen.

C'était pour en finir avec la misère et pour faire monter les travailleurs vers la région du bien-être, que la *Commune* était ardemment appelée

par un grand nombre. Et pas une solution rationnelle et tant soit peu bienfaisante n'a été donnée ni même entrevue, pour un seul des problèmes sociaux, par ces économistes de l'ignorance, ces fanfarons de la sottise et ces docteurs de l'ineptie.

Les multitudes populaires, qu'ont-elles reçu de ces vils séducteurs? Des mesures ruineusement arbitraires, des décrets subversifs, le chômage aggravé, le capital enfui, la misère accrue, la disparition du crédit avec celle de la sécurité publique, la cessation de la vie industrielle, l'incendie, la destruction des ateliers, et presque le découragement de ceux qui se préoccupaient le mieux du sort des travailleurs.

Qu'ont-elles obtenu, ces multitudes, de leurs lâches suborneurs athées, en échange du travail qu'elles n'avaient plus, des millions qui leur arrivaient en bénéfices ou en salaires et qui, pour elles, avaient disparu? Elles ont obtenu, avec une affreuse indigence, la profonde démoralisation qu'apportent le vice triomphant, la sédition en permanence, le brigandage armé, le meurtre devenu gouvernement et les ignominieuses scélératesses des fous furieux de la Révolution.

Mais peut-être qu'après les infamies du Bonapartisme, si prodigue du sang des peuples, la *Commune* du socialisme « fraternel et humanitaire » allait donner au moins l'exemple du respect de la vie humaine.

Hélas! de son premier à son dernier jour, de l'assassinat du général Lecomte et de Clément Thomas, à celui de l'archevêque de Paris, prélat savant et dévoué à l'Église, à celui du P. Captier et du P. Olivaint, martyrs de la science et de l'enseignement chrétien, à celui de toutes les autres victimes qui viennent d'être immolées pour leur attachement au devoir, la *Commune* a eu le pied dans le sang du meurtre.

Avec l'arme de ses séides hideux, elle a frappé ceux qui représentaient, dans une délirante capitale, l'amour de la loi, le désir de la concorde et le respect du devoir militaire. Avec son décret sur les otages, décret infernalement appliqué durant ces jours lugubres qui resteront maudits dans notre histoire, elle a suspendu et elle a fait tomber l'épée de Damoclès de la démagogie la plus convulsive sur la tête d'hommes vertueux et saints, de citoyens illustres et innocents!

V

C'est là ce qu'a donné la *Commune*; c'est là ce qu'elle a produit, à la face du monde : la rébellion, le brigandage, les spoliations, les vols, les incarcérations iniques, la délation, le pillage, les proscriptions audacieuses, les épouvantables assassinats.

Elle ne s'est montrée que pour le mensonge, la corruption, la ruine; elle n'est infernalement

apparue que pour être la prostituée des malfaiteurs et pour faire, avec eux, couler dans Paris des flots de sang.

Elle n'a reculé devant aucun attentat. Pas un crime ne l'a arrêtée : ni l'insulte aux libertés individuelles, ni le mépris des lois de l'État, ni les turpitudes du pouvoir, ni le vandalisme des démolisseurs, ni la conflagration d'une capitale, ni les effrayants sacrilèges et les profanations impies.

Pour inaugurer la *justice révolutionnaire*, celle-là même qu'ont préconisée, depuis longtemps, les criminels, de génie ou de sottise, d'une littérature d'incendiaires, elle a intrônisé le despotisme de la populace, la tyrannie des folliculaires, le règne des polissons d'estaminet et des manouvriers de faubourg.

Elle a appelé à elle les sbires du Bonapartisme ; elle en a fait les exécuteurs des basses œuvres de la démagogie.

Elle a organisé comme armée, — *pandæmonium* de l'indiscipline, de l'ivrognerie et de la révolte, — des scélérats, le rebut des deux mondes ; elle y a chamarré de galons de furibonds rageurs, des ambitieux du panslavisme et des satellites de Garibaldi.

Elle a fait se ruer à l'assaut non seulement d'un peuple mais d'une civilisation, les échappés des bagnes et des *carrières d'Amérique*. Dans cette œuvre morale, elle a eu l'appui de légions de

femmes perdues. Pour son succès, elle a soulevé toute une nuée de repris de justice, de bandits, de déserteurs, d'escrocs, de banqueroutiers frauduleux, ayant accumulé dix, vingt ou trente ans de mépris des lois divines et humaines, de désirs de vengeance et de convoitises inassouvies.

Elle a eu ses chefs, tous passés maîtres comme ouvriers de la destruction : Delescluze qui, après Blanqui, l'inspirateur suprême de tant de désordres, et d'ailleurs au même titre que lui, était une des personnifications néfastes de la *démocratie de la haine* ; Félix Pyat et Rochefort, histrions sataniquement pervers, ayant plus fait, tous deux, pour la dissolution de la patrie, que des milliers de conspirateurs ; Gustave Flourens, malheureux halluciné de démagogie ; Bergeret, épris de sa vaniteuse incapacité ; Duval, qui a couru en aveugle à son triste destin ; Eudes, qui avait poussé jusqu'à l'assassinat l'ivresse de la destruction « réformatrice ; » Cluseret, aventurier perdu de dettes, tripoteur de malhonnêtes industries, devenu cupide agitateur de l'insubordination cosmopolite ; Millière et Mégy, impitoyables adversaires de l'ordre social ; Miot et Gambon, orgueilleux *montagnards* de 1848 ; Ant. Arnaud, sombre conspirateur ; Tridon, fanatique disciple de Blanqui, ayant voué sa parole énergique, son talent, sa jeunesse à ramener les « grands jours » de 93 ; Vermesch, Vallès et Vésinier, bouffons

sinistres, lettrés du monde de la fange, insulteurs de tout ce qui doit être respecté ; Paschal Grousset, reptile qui a rampé sous Bonaparte, reptile dangereux pendant les jours de la nouvelle Terreur ; Jourde, Viard et Rigault, méchants et crapuleux, consommés en dépravation ; Vermorel, rongé par son égoïste ambition, par le désir de « parvenir » à tout prix ; Johannard, type achevé du commis-voyageur révolutionnaire, comme il s'en est formé un bon nombre à l'école du *Siècle*, — insolent, corrupteur, voluptueux sans frein, éhonté bandit ; Protot, avocat d'un froid jacobinisme ; Jules Allix, cerveau troublé, comme bien d'autres, par les idées lumineuses du *progrès* ; Dombrowski, Franckel et Wroblewski, représentants, avec tous leurs égaux, de l'effronterie politique et de la licence européenne.

Elle a eu, avec cent autres des principaux meneurs de la multitude, un Gaillard, débauché comme tous ces illustres, cordonnier devenu constructeur en chef des barricades et ayant un digne émule dans son fils ; un Pindy, de l'*Internationale*, incendiaire de l'Hôtel-de-Ville ; un Ferré, ur. Urbain, un Billioray, un Razoua, un Oudet, un Ranvier, un Clément, un Gérardin, un Pilotell, un Cournet, terroristes audacieux ; un Meillet et un Maroteau, jacobins précoces ; un *frère* Pourille, en religion, dit Blanchet, en *Commune*, moine défroqué, et de plus autrefois

banqueroutier; un Mourot, ex-séminariste passé libertin; un Verdure et un Lefrançais, hardis réformateurs, façonnés dans l'enseignement primaire; un Langlais, un Dirt, un Lisbonne, un Gareau, subalternes féroces; un Avrial, un Chardon, un Serrailleur, un Dereure, un Amouroux, un Géresme, un Durand, un Assi, et nombre d'autres incarnations haineuses de l'envieux prolétariat, pour qui rien n'est sacré, ni Religion, ni morale, ni lois de leur pays, et qui mettent, depuis des années, leur fanatisme d'hommes de la révolte à préparer la redoutable mine internationale par laquelle tout peut s'engouffrer dans le crime : propriété, famille, culte, patrie et liberté!

Elle a eu ses sectaires qui nous ont montré jusqu'où va l'orgueil rationaliste, dans une certaine science et dans l'art : un Elisée Reclus, enfiévré démolisseur, pour le compte de la *libre-pensée*; un Rossel, officier plein de lui-même, jadis brillant élève de l'Ecole polytechnique, traître à ses devoirs de soldat; un Vaillant, arrivé des mathématiques et de l'idéologie hégélienne à la démagogie sanguinaire; un Parisel, un Régère, un Rastoul, recrues du terrorisme, faites dans les sciences naturelles ou dans la profession médicale; un Arnold, actif et arrogant, ambitieux sorti des écoles d'architecture; un Courbet, infatué d'orgueil, destiné avant tous à être l'artiste de génie du monde « affranchi » qu'ils préparaient.

Elle a eu ses écrivains hideux, les Humbert et

consorts, les rédacteurs du *Cri du Peuple*, du *Vengeur* et du *Père-Duchêne*, ignobles plagiaires des Marat et des Hébert, auxquels ont fait écho machiavélique et les indignes plaisantins de journaux sans principes mais non sans impudeur, et les tartufes révolutionnaires du *Mot d'ordre*, du *Réveil*, du *Rappel*, de la *Vérité*, du *Siècle*, de l'*Avenir national*, qui ont fait argent de leur fiel et de leurs mensonges dans ces feuilles publiquement ou clandestinement livrées à l'œuvre de l'insurrection. Elle a eu ses journaux sans conscience, ses journaux cyniquement jacobins, achetés à cent mille exemplaires par la curiosité malsaine, la pusillanimité, l'idiote sottise ou la connivence d'un peuple corrompu.

Elle a eu ses héros ignominieusement vils, les Félix Pyat, les Rochefort, les Gérardin, les Grousset, les Cluseret, les Billioray, les Jourde, les Tony Moilin, les Rossel, — que bien d'autres meneurs ont cherché à imiter, — qui, pendant que l'aveugle foule, excitée par eux à la rébellion, se faisait tuer près des remparts ou près des barricades, ont disparu, se sont dérobés honteusement, laissant la ville en feu, en sang, en ruines, laissant les abusés, les obscurs, tous ceux qu'ils avaient armés violemment, les laissant à la destruction que leurs efforts à eux les sinistres, à eux les monstrueux coupables, ont criminellement amenée !

Elle a eu, elle a ses *grands hommes*, qui sait ? peut-être ses *martyrs*, tous ceux-là et bien d'autres : des drôles d'estaminet, des histrions de tabagie, des misérables de lupanar, des agitateurs de carrefour, tous transfuges de la nation, tous assassins de nos soldats, tous meurtriers de la République, tous ayant renié la foi, le devoir, la patrie, la conscience et Dieu !

Elle a eu enfin — comble d'horreur ! — elle a eu par milliers ses incendiaires, ces hommes, ces femmes, légion d'enfer, qui ont épouvanté le monde par la dévastation, comme en virent les jours babyloniens.

Oui, ces barbares du socialisme, ces forcenés de la hurlante *libre-pensée*, ils ont fait appel à la mine, à la torpille, au pétrole enflammé, aux bombes fulminantes, aux moyens d'extermination féroce, armes suprêmes de leur rage impie !

Ils ont fait monter dans l'immense fournaise les flammes de l'embrasement qui dévorait Paris. Ils ont fait un monceau de cendres et de débris fumants, des chefs-d'œuvre de l'art qui semblaient défier la ruine et qui étaient l'orgueil de la patrie.

Et ces sauvages de la révolte, ces démoniaques des *loges solidaires* ont fait ce dont n'ont pas été coupables les monstres de Sodome et de Memphis, qui n'ont point eux-mêmes détruit leur cité. Ces « apôtres de l'avenir » ont osé, contre leur patrie, ce

que les brigands asiatiques avaient osé contre leurs ennemis seuls, au temps de Ninive et de Tyr ; ils se sont souillés, devant l'histoire, de crimes dont voulurent être purs les farouches dévastateurs, les Genséric et les Attila !

Telle a été la *Commune* de Paris ; tels ont été son œuvre et son but ; tels ont été ses hommes, ses forfaits.

Ah ! ce n'a point été une insurrection comme on en a trop souvent vues ; ç'a été un amoncellement formidable des plus ténébreuses dépravations ; ç'a été une des manifestations suprêmes de la révolte anti-sociale, par la conspiration de ses pires éléments conjurés.

Avec ce désordre monstrueux, aucun compromis n'a été possible ; toute indulgence a dû être écartée à l'égard de ceux qui en ont été les instigateurs ou les complices.

Pour ces hommes, le châtiment a dû ou doit être tel que le demandent la sévère justice, la sauvegarde des intérêts de la France et de l'avenir des sociétés.

La loi a dû et doit être inexorable à l'égard de ceux qui ont encouragé et poussé au paroxysme de la fureur ces dépravations coalisées. Elle a dû et devra être implacable contre tous les auteurs homicides de cette longue série de forfaits.

En face d'un péril social comme celui qu'ont révélé les audaces de la *Commune* de Paris, ne

pas faire exécuter la loi dans sa dernière rigueur, ce serait rendre précaire toute sécurité ; ce serait rendre à jamais impossible parmi nous la réalisation des vraies idées démocratiques ; ce serait être coupable de lèse-justice, de lèse-société, de lèse-patrie.

VI

Maintenant c'est fini. La rage du crime est tombée. La justice de Dieu et celle des hommes ont atteint, en grand nombre, ces malfaiteurs.

Deux mois, la *Commune* a fait rugir, dans une capitale, le délire d'une multitude pour qui Dieu n'était rien, pour qui le Christ était un ennemi.

La *Commune* a déroulé son œuvre dans tout ce que des faits honteux peuvent avoir de révélateur. Elle a montré la turpitude sous tous ses noms, souillant jusqu'aux temples de Dieu. Elle a fait voir la prostitution cynique s'étalant dans les rues, sur les marches mêmes des autels.

Elle a fait sortir des lieux de débauches ou des orgies de la *libre-pensée*, des femmes à qui il ne manquait que la chevelure de vipères des antiques Furies. Elle les a montrées vociférant dans les chaires sacrées, s'attaquant, le blasphème à la bouche, la haine dans le cœur, à Dieu, au devoir, à tout ce qui est juste et saint.

Elle a, dans les rues dépavées et boueuses,

dans les forts démantelés, dans les tavernes, près des théâtres, autour des barricades amoncelées, elle a étalé des scènes horribles dans la destruction : les cadavres des malfaiteurs tombés au milieu des vomissements de l'ivresse; les morts roulant sur les feuilles souillées du *Père-Duchêne*, sur les armes brisées, sur les munitions dispersées; les ornements sacrés mêlés à des défroques militaires, aux lambeaux de vêtements des prostituées devenues les Euménides de la Révolution; le vin répandu avec le sang; des femmes demi-nues se traînant près des restes morts de la soldatesque de la rébellion; les abrutis de l'absinthe et de l'alcool, les avinés et leurs mégères, passant de l'insanité criminelle à la mort, de la débauche furieuse et délirante au redoutable jugement de Dieu!

Elle a vu, dans une ville immense, folle de rage et de terreur, des légions de scélérats élevant à la hâte les barricades; empoisonnant le breuvage des soldats; organisant les filles de la débauche en hordes effrénées d'incendiaires; versant le pétrole sur les parquets et sur les murs; y faisant mettre le feu par des enfants; courant dans l'ombre apprêter les torpilles; entassant, disposant dans les caves poudres et dynamites pour faire sauter les palais; ayant les *furies de la torche*, ardentes à se démener en plein jour et dans les ténèbres, pour que Paris fût anéanti, pour qu'il

ne restât rien d'un peuple où n'avaient pas pu triompher les forfaits de la barbarie !

Elle a vu ses chacals rechercher les cadavres de ceux qu'on venait d'immoler ; courir farouches aux cimetières ; mutiler les assassinés ; profaner les sépulcres ; outrager la mort dans ce suprême asile, après avoir fait une effrayante dérision de la vie !

Elle a vu ses hommes de la « liberté communale » embrasant le palais communal ; ses hommes de la « fraternité » cherchant à brûler l'Hôtel-Dieu, avec les malades qu'il renfermait ; ses hommes de la « science » mettant le feu aux bibliothèques, aux archives, aux vieux sanctuaires du savoir, qui devaient tous flamboyer à la fois !

Elle a vu, par son œuvre, les tourbillons de flammes et de fumée envelopper la ville, les fers se tordre, les poutres craquer, les murs crouler, tout s'engloutir, tout disparaître sous les rougeâtres et brûlantes lueurs de Paris, vertigineux foyer !

Elle a vu, grâce à ses sicaires et au milieu d'horreurs livides, des représentants de la vertu, de la science, du devoir, victimes vouées aux hécatombes de la *libre-pensée* et de l'athéisme humanitaire, suivre un chemin funèbre, de Mazas à la Roquette, d'Arcueil à Bicêtre, aux Gobelins, à la barrière de Fontainebleau.

Elle les a vus là tomber par quatre, par cinq,

ou un à un, dans un préau sombre, dans un cimetière, dans la rue, sous la fusillade des égorgeurs; elle les a vus, en tombant, prier Dieu pour ces âmes scélérates, pour la foi, pour la patrie, pour la liberté.

Elle a vu ses hommes du crime périr avec ignominie : les uns massacrés par la foule qu'ils avaient séduite et fait exterminer; les autres se jetant aux pieds des soldats; les autres arrachés pour mourir aux bras de courtisanes; quelques-uns se donnant la mort de leurs mains impies; ceux-ci s'en allant avec la contraction sinistre, la parole menaçante de la haine; ceux-là proférant, pour derniers mots, les blasphèmes du désespoir; la plupart poursuivis par les cris de mort de la multitude qu'ils avaient jetée à la destruction!

Elle a vu enfin, en expirant, avec son dernier sectaire et avec son dernier bandit, elle a vu le malheureux Victor Hugo, mentant à sa gloire d'autrefois, défendre les monstres de la *Commune*, chanter un dithyrambe louangeur devant cette sanglante perversité; et, avec le délire de l'orgueil, réclamer l'impunité pour le crime, la liberté, peut-être même les lauriers civiques, pour les destructeurs d'une capitale et les incendiaires d'une patrie!

Elle a vu ce triste génie dire sa sympathie aux scélératesses, pactiser, sans rougir, avec ces forfaits, pour la honte éternelle de sa mémoire, s'il

n'en demande point un solennel pardon à Dieu qu'il méconnaît et aux hommes qu'il confond tous avec les complices du meurtre, avec les séides de l'assassinat!

VII

Après avoir vu l'œuvre, il faut en connaître les appuis.

Quels ont été ceux qui, ici ou là, ont donné leur concours à cette série de méfaits sataniques, s'il en fût jamais en ce monde?

Cette œuvre a eu, constatons-le d'abord, le concours le plus énergique d'un grand nombre des agitateurs de l'Italie.

Garibaldi en a fait son œuvre. Lui que la Délégation de Tours avait osé accueillir et acclamer comme un libérateur, a été nommé des premiers membre de la *Commune*. Et si, pour des motifs personnels où n'avaient rien à voir des scrupules de moralité politique, il a décliné ce titre, ainsi que celui de généralissime que lui avaient offert aussitôt les chefs de la révolte, il a fait déclarer à la *Commune* de Paris et il a fait connaître publiquement, par sa lettre à Tibaldi, l'un des révolutionnaires les plus compromis avant et depuis le 4 septembre, que les principes et le but de l'insurrection étaient les siens; qu'elle pouvait compter sur son adhésion entière et sur son appui auprès de l'opinion.

Pour la millièame fois, dans cette lettre, il a signalé le monde de la « superstition » aux fanatiques de la destruction sociale; il leur a montré la « France des prêtres » comme leur souveraine ennemie. Ces hommes ont compris. Et l'on a vu, à la traînée du sang des martyrs répandu de la Roquette aux Gobelins, de Charonne à la cité Vincennes, comment les sicaires de ce grand coupable, aidés des tigres à figure humaine qu'ils avaient tout exprès lâchés des prisons, ont suivi ses conseils et exécuté ses sinistres desseins.

Son fils Menotti a été, lui aussi, un ferme adhérent de la *Commune*, dont il a été nommé membre, aux élections complémentaires du 16 avril, après avoir été élu, le 22 mars, « général de la garde nationale » par la *Commune* séditieuse de Lyon. Les lettres qu'il a écrites à Assi, l'un des principaux meneurs, ont montré l'approbation ardente que le *condottiere* italien donnait aux audaces de cette insurrection.

Les « héros » de Garibaldi, ces hommes qui avaient reçu les faveurs de la bruyante renommée, d'une presse que l'on a cru *démocratique* et qui n'est que *dictatoriale* et *subversive*, ceux-là mêmes ont été l'appoint peut-être le plus forcené que la Révolution cosmopolite ait donné au brigandage communautaire.

Ils ont été de toutes les organisations, de toutes les fêtes, de tous les cortèges, de tous ces dé-

ploiements militaires, jongleries d'histriens et préparatifs de hideux sectaires, où passaient, dans de rapides tourbillons, ces fameux *généraux* de bandes, Cluseret, La Cécilia, Eudes et Dombrowski. Ils ont d'abord *posé*, en *bravi*, sur le sommet des barricades ; ensuite, ils s'y sont battus avec la rage du fanatisme ; et jusqu'aux derniers retranchements de Belleville et de Ménilmontant, ils ont été des plus féroces rebelles, dans cette lutte contre notre patrie.

On les a vus parmi les profanateurs des temples, parmi les pourchasseurs des « réfractaires, » parmi les vils provocateurs, dans ces turpitudes scélérates et dans ces sanguinaires orgies.

Il ont eu là, pour illustrations farouches, les Piazza, les Mizara, les Moro. Ils ont été des sbires de Delescluze, de Viard et de Rigault ; des mitrailleurs de la rue de la Paix ; des assassins des prisonniers et des otages, au dépôt de la Préfecture, à Mazas, à la Roquette, à la rue Haxo, au cimetière du Père-Lachaise et à la barrière d'Italie.

Ils ont été de ceux qui ont fait mettre et qui ont mis les torpilles aux égouts, le pétrole aux Tuileries et au Louvre, aux Docks, aux quartiers Saint-Germain et Rivoli, les cargaisons de poudre et les picrates de potasse sous l'Hôtel-de-Ville et sous le Panthéon.

Les *chemises rouges* de Garibaldi ont été des

premiers et des derniers défenseurs du drapeau rouge. Ils ont été, ces hommes, dans la ville fumante, l'avant-garde de toute une armée de jouisseurs sanglants. Dans la cité grondante et convulsive, ils ont donné l'élan à la révolte; ils y ont été l'accompagnement du crime et l'escorte de l'égorgement.

Et ces mêmes bandits, la honte de la soldatesque, qui depuis dix ans ont infatigablement travaillé à donner « la liberté » à Rome, sont venus enfin la donner à Paris. Leur liberté, qu'a-t-elle été? Le vol, l'assassinat, l'incendie, la ruine, presque l'extermination d'un peuple et la fin d'une civilisation!

La démocratie, la République, la France et l'Europe s'en souviendront.

Parmi les sinistres opérateurs de cet entassement d'iniquités, il faut, après les *garibaldiens*, mentionner justement la *légion belge*, qui a contribué puissamment aux énormités de cette insurrection.

Cet élément belge — est-il besoin de le dire? — n'a eu rien de commun, dans ses méfaits, avec l'honnêteté populaire de la grande généralité de nos voisins du Brabant et des Flandres. Il dérive à peu près uniquement du milieu qu'a imbu de ses doctrines la vaste conjuration des *solidaires*, qui, née en Belgique, s'y est développée plus qu'ailleurs.

Viennent ensuite les dépravations issues de l'élément russe ou des éléments slaves qu'a subjugués le moscovisme et qu'ont agités les ferments panslavistes et révolutionnaires.

C'est de là que, avec nombre d'autres conspirateurs venant de ce milieu, tels que le russe Touatchine, qui est à Londres un des premiers préparateurs du branle-bas européen, c'est de là que sont sortis les faussaires Dombrowski, bien plus russe que polonais, leur triste beau-frère Swiedzinski, Babicki, Rubinowicz, Ploubinski, Mathuzéwicz et Wroblewski.

Ces hommes, en assez grand nombre, qui ont joué là un rôle néfaste, proviennent soit du communisme russe, athée et violemment subversif, soit du polonisme dégradé qu'a fasciné l'orgueil démagogique, et dont nous avons nous-même ailleurs (1) signalé le danger pour l'Europe, danger qui ne pourra qu'aller croissant, à mesure que le tzarisme continuera, de plus en plus, à accroître directement ces dépravations.

Rien d'ailleurs, ou à peu près rien, de ce qui constitue la vitalité nationale polonaise, n'est apparu sur cette scène du désordre sanglant. Ni la nuance parlementaire, ni la fraction particulièrement et sincèrement démocratique, ni moins encore le milieu catholique et républicain, qui

(1) *La Pologne chrétienne et nouvelle*, 2^e partie, I.IV. VI.

fait le fond de l'opinion polonaise et qui compte là tant de nobles cœurs, n'ont souillé, n'ont compromis, dans ces forfaits, dans ces incendies, dans ces meurtres, la cause glorieuse de la Pologne.

L'élément *polonais d'origine et fidèlement polonais*, n'est entré que pour une part des plus minimes — avec cent émigrés tout au plus — dans cette vaste conspiration contre l'ordre social.

Cet élément a même été traqué, avec une extrême rigueur, par les satellites de la *Commune*, lui qui, sur 3700 émigrés qui résidaient en France, en a compté, dans la dernière guerre, 1750 combattant, soit à Paris, soit en province, dans les rangs de l'armée française; lui qui a vu tomber 300 de ces braves sur ces champs de l'honneur, il a eu des représentants des diverses parties de l'opinion polonaise, tels que Ladislas Zamoyski et Vincent Byszinski, qui, après avoir généreusement combattu avec la France, contre les armées de l'Allemagne, pendant le siège de Paris, ont été saisis et jetés, par les agents de la *Commune*, dans la prison de la rue du *Cherche-Midi*, et n'ont dû leur salut qu'à des circonstances inopinées.

Une des preuves peut-être, d'ailleurs, de la non-participation de la partie sincèrement polonaise à ces faits hideux, c'est l'hostilité qui s'est manifestée souvent contre elle, dans les rangs de l'insurrection, hostilité qui s'est traduite plus d'une fois, dans les tumultes de la populace, par ce cri sauvage : *A mort les Polonais!*

Rappelons enfin, dans cette énumération des hommes du crime, tous les autres éléments étrangers à la France : des Allemands, surtout d'origine prussienne, qui ont donné au mouvement les chefs communeux Franckel, Assi, Thaller, Wetzel et Echenlaub ; des Hongrois, parmi lesquels s'est distingué le révolutionnaire Maratuch ; des Moldo-Valaques, ayant montré, comme illustrations du radicalisme, les Grejorok et les Giorok ; des Américains du Nord, assez nombreux ; des Hollandais, des Suisses, des Grecs, des Slovaques, des Portugais, des Espagnols, — trois cents à peine, — et des Anglais, en plus petit nombre : tout autant de malheureux représentants de ce que l'esprit démagogique a atteint, dans les divers États de l'Europe ou plutôt du monde civilisé.

Tels ont été les éléments étrangers qui ont jeté près de soixante mille incendiaires dans une capitale qui allait devenir la fournaise de la Révolution.

Cette armée du désordre cosmopolite a été renforcée par dix-huit mille scélérats, tirés à dessein des prisons pour faire l'œuvre sanguinaire. Elle s'est ajoutée aux cent quarante mille ouvriers ou indignes commerçants et chefs d'ateliers, légions populaires renfermant, par milliers, des Sardana-pales du mercantilisme, des Catilinas de faubourg, des Érostrates de la démagogie, légions vomies par Belleville, Montmartre, Popincourt, Batignolles, Grenelle, Montrouge, Bercy et les Gobelins.

VIII

Voilà les éléments pervers que la *Commune* a eus sous sa main, pour ce travail vertigineux de la démolition sociale.

Ces éléments se sont trouvés là, réunis comme à heure fixe.

Mais ils n'ont surgi assurément *ni sans une impulsion immédiate et directe, ni sans une indirecte préparation.*

Une organisation les dirigeait : c'est l'*Internationale*. Un milieu les avait produits, après les avoir préparés de loin : c'est la *Maçonnerie*.

Des faits nombreux, irrécusables, le prouvent : c'est l'*Association Internationale des Travailleurs* qui a aggloméré, qui a sciemment disposé les instruments de cette levée en masse du prolétariat ; c'est son organisme puissant qui a donné la force d'impulsion à ce mouvement inouï dans les annales de l'humanité.

L'*Internationale*, avec ses deux millions cinq cent mille affiliés, avec ses ressources matérielles, avec son Conseil directeur réuni à Londres, avec ses Comités généraux distincts par nation, avec ses règlements, avec ses rapports hebdomadaires qui relient, d'un bout à l'autre de l'Europe, les comités et le Conseil suprême, l'*Internationale*

était exactement ce qui pouvait préparer, combiner, perpétrer cette subite conflagration des plus criminels attentats.

Hydre révolutionnaire à dix têtes qui jettent autour d'elles les paroles d'illusion et de mensonge, à Paris, à Londres, à Berlin, à New-York, à Genève, à Turin, à Florence, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Moscou; hydre qui déroule ses replis tortueux dans toutes les grandes cités de l'Occident, elle a mis une activité puissante à cette œuvre de destruction.

Le plan a été concerté à Londres; il a été exécuté à Paris, avec l'appui moral et matériel de tous les *comités* nationaux.

L'impulsion est partie d'au-delà la Manche, de là où trament à froid ces effrayants désastres les chefs de l'*Internationale*, des Allemands et des Russes : Karl Marx, Bebel, Diebneck, Jacobi, Touatchine. Ces grands dépravateurs ont cru voir l'occasion et le lieu propices, dans Paris aux prises d'abord avec les surexcitations du siège et puis sortant à peine des longues agitations de la guerre. Et ils ont osé leur gigantesque tentative de bouleversement communiste par la démagogie.

C'était atroce comme la haine. Mais la haine était couverte d'un masque. Elle s'appelait la fraternité.

C'était hideux comme le mensonge, qui est au

fond de toutes les promesses que l'*Internationale* fait aux déshérités de la fortune. Mais le mensonge était séducteur. Il apportait des fruits de mort; et, à des milliers d'hommes qui souffraient et qui allaient mourir pour le crime, il venait s'appeler la vie!

Où trouver des paroles pour traduire le sentiment qu'excite la vue de semblables délires précipitant l'infortune humaine dans cette infortune bien plus grande : la monstrueuse dépravation?

Certes, ce n'est pas nous, que préoccupe depuis longtemps l'étude des problèmes sociaux et qui avons ardemment défendu la cause rénovatrice de l'association des travailleurs, ce n'est pas nous qui contestons la poignante réalité des dures épreuves qui sont comme la condition du grand nombre; ce n'est pas nous qui sommes insensibles à ces afflictions.

Nous connaissons, nous aussi, nous déplorons les tristes anormalités du vieux monde. Mais nous avons toujours été convaincu que, pour combattre efficacement ces défauts sociaux, il faut développer, dans les multitudes, la pratique des vertus chrétiennes et l'esprit d'association dans la véritable moralité. Nous avons toujours pensé que ce n'est qu'en faisant appel chez tous au respect de l'intégrale justice, que l'on pourra progressivement remédier aux tristes résultats économiques de la passion désordonnée.

Mais l'*Internationale*, à quoi donc a-t-elle osé en appeler?

A la négation, à la ruine des vraies croyances et des mœurs; à la « morale » du matérialisme athée; à la coalition des convoitises, des appétits farouches, des envies, des ignorances populaires remettant aveuglément leurs destinées entre les mains les plus oppressives, celles des vils agitateurs de toutes les impures dépravations.

A quoi en a-t-elle appelé? Aux complots, aux noires machinations, à la fureur dévastatrice, à la « raison » du brigandage, de l'incendie et de l'assassinat!

Ces hommes se sont trompés d'heure. Mais, qu'on le sache bien, la force de l'*Internationale* reste et ses projets n'ont pas changé. Son organisme redoutable est intact. Que fait-elle? Elle se prépare et elle attend.

Ce n'est pas en vain qu'elle est l'embauchage universel des masses ouvrières; qu'elle est le milieu où frémissent, où se comptent, où se rassemblent toutes les cupidités, toutes les sataniques aversions des supériorités sociales.

Ces perversités se coalisent; et elles cherchent autre chose que le progrès des multitudes par le *travail* et par l'*équité*. Elles s'apprêtent pour la partie qu'elles ont perdue hier, mais qu'elles veulent gagner demain : celle de la plus féroce jacquerie à laquelle les siècles aient assisté.

Que l'on n'avise point; ou, ce qui revient au même, que l'on s'abuse dans l'emploi des moyens vraiment préventifs; et l'on verra!

Si des tendances générales ne changent point, ne se modifient pas radicalement; si la politique européenne, trop longtemps aveuglée, et qui, tout en voulant maintenir l'ordre matériel, a été moralement complice des *causes* de la perversion des multitudes, ne favorise pas bientôt, par tous les moyens généreux, la *christianisation* complète des classes ouvrières; si, par ses organes les plus retentissants, l'opinion publique ne vient pas en aide à ce travail de régénération, il n'y aura ni force armée ni législation ni gouvernement qui, dans trente ans, puissent résister à l'effort d'une puissance destructive capable de coaliser quinze millions d'hommes, résolus à tous les crimes et prêts à toutes les dévastations!

La ruine totale ou le salut de la société européenne vont se décider d'ici lors, selon que les gouvernements et l'opinion auront ou n'auront pas compris les extrêmes dangers que court la société moderne avec les *principes rationalistes* qui ont été la cause première des horreurs de la *Commune*; suivant que l'opinion et les pouvoirs publics auront vu ou n'auront pas vu la gravité de ces périls, que tous les esprits clairvoyants leur montrent, qu'avec d'autres nous

leur avons signalés, constamment et vainement jusqu'ici (1).

Oui, la vie ou la mort sociale, voilà l'alternative qui va, d'ici à peu de temps, se poser nettement devant l'Europe, et qui va se résoudre d'une manière heureuse ou néfaste, selon que les classes ouvrières, mises sous l'influence de principes faux ou de principes vrais, seront dévastées par le rationalisme ou vivifiées par l'esprit chrétien !

L'Internationale a été le milieu *immédiatement* organisateur de ces derniers désastres.

La *Maçonnerie* a été le milieu *médiatement* préparateur de ces redoutables calamités.

Elle a été cela, en constituant un des moyens les plus énergiques de la *diffusion populaire* des illusions rationalistes, et en étant, plus que tout autre peut-être auprès des multitudes, l'adversaire secrètement organisé de la vérité et de la vie chrétiennes.

Deux faits certains sont là. Les voici :

Partout où s'est installée la *loge maçonnique*, s'est attisé là, en même temps, non un foyer de *démocratie républicaine*, — car l'affirmer serait confondre les vraies idées républicaines avec

(1) *V. Rome et les deux Démocraties; la Pologne chrétienne et nouvelle; l'Association coopérative; Politique rénovatrice; le Livre de l'Exil.*

celles des *adhérents de la Commune*, — mais un foyer de *flagrante démagogie*. Il n'est, en France, pas un bourg, pas une ville petite ou grande et soumise à l'influence maçonnique, où l'on ne puisse constater ce fait d'une manière irrécusable.

Partout où ont co-existé les deux circonstances d'une cité industrielle et d'un important milieu maçonnique, l'*Internationale* s'y est développée.

Elle a recruté là ses adeptes; elle les a recrutés *presque tous là*. Et elle est apparue à peine dans les centres industriels qui se ressentent encore profondément de l'influence chrétienne et catholique.

Et si la secte des *solidaires* a fourni des adhérents, relativement en grand nombre, à l'*Internationale*, c'est avec la concomitance de ceci : que la secte des *solidaires* n'est qu'une dérivation de l'association maçonnique.

Ces faits ont déjà avec eux leurs enseignements.

Quant à la complicité *directe* d'une partie considérable de la *Maçonnerie* avec les attentats de la *Commune*, elle s'est étalée ouvertement.

On l'a vue, dans les scènes d'un grotesque hideux, déroulées à l'Hôtel-de-Ville, le 29 avril, par les 2000 *maçons* communcux.

On l'a vue aux remparts, dans la solennelle manifestation maçonnique, s'avancant en cortège, avec les insignes, les tabliers, les cordons; et,

après une sommation dérisoire faite à l'armée de l'ordre, jetant l'anathème aux hommes de « Versailles; » puis, se hâtant d'échanger les emblèmes du franc-maçon contre le fusil et le revolver de l'insurgé.

Et quand la *Commune*, près de terminer son horrible existence, était dans les fureurs de son agonie; quand elle jetait les otages à ses égorgeurs; quand, ayant fait verser le pétrole, elle faisait flamboyer Paris, alors la maçonnerie séditieuse apparaissait dans la sinistre clarté. Elle adressait un appel suprême *aux frères maçons de tous les rites et de tous grades*. Elle s'écriait :

« *Frères, la Commune, défenseur de nos franchises, vous appelle à elle.*

» *Vous l'avez entendue; et vos bannières vénérées sont déchirées par les balles et par les obus de ses ennemis.*

» *Vous avez répondu héroïquement; continuez, avec l'aide de nos frères de tous les compagnonnages.*

» *L'instruction, que nous avons reçue dans nos respectables ateliers, dictera à chacun de nous tous le devoir sacré que nous avons à remplir.*

» *Heureux ceux qui triompheront! glorieux ceux qui succomberont dans cette lutte sainte! » (1)*

(1) *Journal officiel (de la Commune) du 4 prairial an 79. — 24 mai 1871.*

S'il est un document d'une éloquence lugubre, c'est celui-là.

Qu'un conseil maçonnique, s'adressant à des milliers de francs-maçons, n'ait pas craint de leur dire, — dans un moment grave, s'il en fût, — que « la Commune est le défenseur de leurs principes, » et que combattre pour elle, c'est combattre dans une « lutte sainte, » pour un « devoir sacré; » qu'il ait pu supposer qu'un tel langage n'aurait pas contre lui l'invraisemblance, l'argument décisif de *l'opposition des doctrines*; que ces paroles aient obtenu non le mépris sévère et la répulsion de ceux à qui elles s'adressaient, mais leur adhésion forcenée, mais la rage effrénée et sanguinaire de ces *maçons* comptés par milliers, c'est un fait étrangement révélateur, et dont toutes les honorables et généreuses protestations — que nous n'ignorons point — n'atténueront en rien la portée.

Viendrait-il à la pensée de quelqu'un qu'une insurrection *destructive de l'ordre social tout entier* pût se faire jamais au nom des principes chrétiens?

Assurément non. Et pourquoi? Parce que ces principes non seulement sont en réalité, mais sont jugés par tous, par leurs adhérents et par leurs adversaires, comme radicalement antagoniques aux principes de bouleversement, qui ont été ceux de la *Commune*.

Des milliers de francs-maçons n'ont pas jugé ainsi des « principes » de la Maçonnerie. Ils ont déclaré que ses intérêts étaient étroitement solidaires des destinées de la *Commune*.

Et ce qu'ils ont pensé à cet égard, ils l'ont écrit à la lueur de l'incendie d'une ville; ils l'ont écrit en lettres de sang!

De tels faits — nous n'en doutons pas — feront réfléchir tous les esprits sérieux, préoccupés des grands devoirs de la conservation sociale.

IX

Demandons-nous-le maintenant : Quelle a été, parmi nous, devant ces événements sinistres, l'attitude de la démocratie dite *radicale*, et qui est, au fond, plus ou moins *anarchique* ou *césarienne*?

Quel rôle ont pris ici les hommes qui ont eu, le 4 septembre, toute la faveur populaire? »

Plusieurs d'entre eux, plusieurs de ceux-là mêmes qui avaient autrefois favorisé et exploité bien des perversions démocratiques, ont répudié toute pactisation avec de semblables excès; ils se sont ouvertement rangés du côté de la loi et du salut de la société.

Mais les autres, et des plus influents, Edgard Quinet, Louis Blanc, Esquiros, Schœlcher, Peyrat,

Martin-Bernard, Chassin, Clémenceau, Challemel-Lacour, Mottu, Brisson, Allain-Targé, qu'ont-ils fait?

Pendant que leurs amis, les Garibaldi, les Ledru-Rollin, les Pyat, les Victor Hugo, les Gambon, les Duportal, les Parent, les Ranc, les Naquet, les Gaston Crémieux, les Cavalier, les Lissagaray et tant d'autres, marquants ou infimes, prenaient parti pour la *Commune*, eux se sont tu. Ils se sont tu devant cette œuvre, la plus meurtrière pour la patrie et pour la République! Ils se sont tu devant ce déchaînement de forfaits! Ou si certains d'entre eux ont parlé, ils l'ont fait dans des termes qui sont loin d'avoir été une condamnation indignée de cette audacieuse rébellion. Ils n'ont pas rompu définitivement avec elle. Leur attitude et celle de l'*Alliance* soi-disant *républicaine* qu'ils ont fait apparaître ont eu, devant l'opinion, tous les caractères d'une complicité morale avec la *Commune* de Paris.

Les journaux qui étaient avec eux en communauté de pensée, l'*Égalité*, les *Droits de l'Homme*, l'*Éclaireur*, le *Progrès* de Lyon, la *Tribune*, le *Phare de la Loire*, l'*Émancipation*, ont tenu dans ces événements le langage d'hommes qui pactisaient secrètement avec plusieurs ou la plupart même des tendances de l'insurrection, qui refusaient toutefois d'en arborer hautement le drapeau, tout en ne reprochant guère à la *Com-*

commune que l'excès de ses violences et son incapacité.

Mais, si ces hommes qui avaient, parmi nous, bénéficié largement des illusions de la démocratie, ont dû désavouer, au moins à quelques égards, devant la réprobation publique et devant leurs propres répulsions, les extrêmes audaces de la *Commune* de Paris, ils en ont préparé l'avènement en propageant, dans le *parti républicain*, l'esprit des libérâtres dictatures et la révolte contre la loi ; ils l'ont inévitablement amenée, en fomentant dans les agglomérations ouvrières les menées du popularisme, en y aigrissant sans cesse l'opinion contre des pouvoirs, tels que l'Assemblée nationale, issus du jeu normal d'une complète légalité.

Et quand la *Commune* a surgi de ce milieu qu'avaient démoralisé leurs doctrines, leurs actes, leur matérialisme à la Büchner, leurs flatteries de la multitude, leurs courtisannies populacières, alors qu'ont-ils montré ? Désappointement et duplicité : désappointement, en voyant la partie révolutionnaire sottement engagée et bientôt probablement perdue ; duplicité louvoyante pour hériter, s'il était possible, des bribes d'influence démagogique qui pouvaient résulter des dernières péripéties de cette horrible situation.

Oui, les politiques du radicalisme ont trouvé brutaux, féroces même, les logiciens de l'anar-

chie, qu'ils ont voulu néanmoins éviter de flétrir. Ces précipitations effrénées, ils les ont jugées maladroites, et ces accès leur ont paru compromettants au dernier degré.

Sans doute, eux aussi, ils veulent *révolutionner*, mais ils comptent le faire habilement; eux aussi, ils veulent *déchristianiser*, mais ils méditent d'y arriver progressivement; eux aussi, ils veulent faire du despotisme, au nom du déisme anti-catholique ou du matérialisme athée, mais ils projettent de le faire moins imprudemment.

Indépendamment même des suprêmes horreurs de la *Commune* qui n'ont pu que les révolter, ils n'ont donc pas été tout-à-fait de connivence avec elle; ils ont tenu moins encore à paraître complices d'un mouvement si compromis.

Et cependant telles ont été les affinités secrètes, de sentiments et de doctrines, qui les rattachaient à la *Commune*, qu'ils en ont accepté le mot d'ordre et le seul rôle qu'ils pussent légalement jouer, pour venir du dehors en aide à l'anarchie aux abois. Ce mot d'ordre était la *conciliation*.

La conciliation, ce compromis honteux entre le droit social, nié effrontément, et la tyrannie de la plèbe livrée à ses plus exécrables meneurs; la conciliation, cette mise en balance égalitaire de la justice et du crime; la conciliation, ce leurre

insigne ou de la mauvaise foi politique ou d'un inconcevable aveuglement, les soutiens principaux du radicalisme l'ont préconisée par tous les moyens qu'ils ont eu d'accroître le trouble de l'opinion dans un moment déjà si troublé.

Ils ont fait pousser ce cri menteur de conciliation par leurs nombreux amis qui préparaient ou qui *essayaient* la *Commune*, à Lyon, à Marseille, à Toulouse, à Bordeaux, à Avignon, à Saint-Etienne, à Limoges, à Narbonne, à Béziers; ils ont fait prôner cette perfidie par tous leurs journaux de province, pendant que l'*Avenir national* et la *Vérité*, journal devenu alors à peu près ouvertement communautaire, la défendaient à Paris, et pendant que le *Siècle*, autre organe de cette triste école, proclamait qu'entre la France et la *Commune*, il était de ceux qui *ne penchaient pas*, comme si déclarer que l'on *ne penche point* entre le droit et l'injustice, ce n'était pas être avec l'iniquité!

Qu'était-ce donc que d'oser prétendre *concilier* ainsi, que de ne vouloir point prendre parti entre la nation et la scélératesse? C'était se moquer de l'ordre public; c'était faire litière de la loi; c'était tuer la République, en jetant aux compromissions extrêmes la civilisation et son avenir!

Et la plupart des « démocrates » dictatoriaux n'ont cependant pas hésité. Au respect de la loi, indispensable appui de la liberté républicaine, ils

ont préféré l'éventualité de la pire des situations que devait amener, d'une manière inévitable, le désarmement de la légalité par une paix immoralement conclue avec le désordre et la rébellion.

Quant à Gambetta, sa conduite, dans ces circonstances, peut être jugée diversement.

Pour les faits qui ont été la préparation et, sous plus d'un rapport, la cause de ces derniers événements, si l'on peut, d'une part, justement reprocher à Gambetta bien des actes de sa gestion dictatoriale des choses civiles et militaires; si l'on peut l'accuser, non seulement de mesures aussi arbitraires que l'a été la substitution de *commissions départementales* proconsulaires aux conseils généraux, mais plus encore de ces choix dictés par l'esprit de parti, de ces choix d'administrateurs démagogues qui ont entretenu presque partout, au détriment de l'œuvre patriotique, les plus louches menées et les plus malsaines espérances, ne pouvant qu'aboutir aux dernières audaces de la sédition; si l'on doit lui reprocher de s'être opposé, après la chute de l'Empire, à la *convocation immédiate d'une Assemblée nationale*, exigée rigoureusement par la plus simple probité politique, il y aurait, d'autre part, injustice à l'incriminer, avec ses collègues, pour son rôle et le leur *dans la Révolution même du 4 septembre*, où ils ont été seuls possibles, parmi

l'élément plus ou moins modéré, et où ils ont été seuls inévitables, comme l'était cette Révolution.

Pour ce qui touche directement à la *Commune*, Gambetta a fait (1) des déclarations nettes, quoique tardives, en faveur d'une politique de modération et de justice, en faveur de l'ordre et de la légalité.

Nous sommes heureux de l'en féliciter, nous qui avons autrefois fait pour lui d'affectueux souhaits d'une droite et ferme ligne politique, et qui croyons à la sincérité de sa réprobation de la *Commune*. Nous lui demandons seulement qu'il veuille ne pas rabaisser ce manifeste au vulgaire niveau d'une habile *évolution* de révolutionnaire; qu'il en fasse la règle de ses actes autrement qu'il ne l'a fait par le passé et qu'il ne le fait aujourd'hui encore; et que, même si la « fortune » le lui permet jamais, il ne songe plus à nous donner le spectacle étonnant d'un *Louis Quatorze* « démocratique. »

Sa dernière déclaration était de nature à faire tomber les suspicions que le rôle plus qu'équivoque de ceux qui furent ses détestables proconsuls et ses créatures indignes avaient jusque-là trop autorisé à se produire. Elle les eût peut-être fait généralement tomber si, alors même qu'il for-

(1) Discours aux délégués des Comités républicains de Bordeaux.

mulait ce programme, il n'avait pas associé son nom, dans un grand mouvement électoral, au nom de ses tristes amis qui venaient de pactiser hautement ou sourdement avec la *Commune*; s'il n'avait pas eu le courage de chercher à conquérir ainsi, avec des complices de la révolte, plusieurs milliers de voix de la démagogie.

Pour les coryphées persévérants du radicalisme anarchique, le jeu qu'ils ont joué, depuis l'apparition de la *Commune*, ce jeu plus coupable peut-être que tout ce qu'ils avaient fait jusque-là de reprehensible politiquement, servira-t-il à accroître leur influence dans les rangs du désordre révolutionnaire? C'est plus que probable assurément.

Ces hommes, il est vrai, ne sont pas arrivés à satisfaire les énergumènes de l'insurrection qui, avant de succomber, n'ont ménagé à ces faux amis ni leurs reproches sanglants ni leurs dédains. Mais il ne faudrait pas connaître la prodigieuse ténacité des passions populaires, dans l'extrême versatilité de l'illusion, pour croire que, malgré ces déconvenues, la popularité anarchique ne revienne pas à ces hommes qui l'auront courtisée, après avoir déserté leur devoir, pour la plus désastreuse conciliation.

C'est là le résultat qu'ils obtiendront de leur perfidie machiavélique.

Quant au pays conservateur, au pays indigné, il

l'a démasquée, il l'a jugée comme une œuvre de dissolution de la patrie. Saura-t-il en garder mémoire? Saura-t-il tenir ces hommes loin d'une participation active à la direction de la République, dont ils auraient bientôt fait la ruine, par leur exclusivisme et par leurs passions désordonnées?

Certes, ces faits ont parlé assez haut et à l'heure des plus grands périls. Tous les véritables républicains doivent désormais être avertis. Ils ont vu là la valeur morale et politique des apôtres du fanatisme révolutionnaire, de ces hommes qui, en pactisant ou en ne faisant point rupture avec la révolte, devaient contribuer à désorganiser le pays, par leur parole ou par leur silence, alors que quelques-uns d'entre eux n'avaient pas le droit de se taire, après les situations et les responsabilités assumées par eux; de ces hommes qui par leur radicalisme allaient, contre leur gré sans doute, mais d'une manière certaine, effacer radicalement la République et la patrie!

X

Quelle leçon ces événements, mélange de bassesses et d'horreurs, nous ont-ils apportée? Quelle vérité ont-ils proclamée, au milieu des fulgurations sinistres et des brisements d'une tempête comme les siècles en ont peu vu?

Ils ont apporté le plus solennel des enseignements. Le voici :

Si la France ne veut pas voir bientôt l'ordre, l'honneur, la liberté disparaître à jamais de son sein, sous le monstrueux et sanglant arbitraire de la démagogie, frayant la voie à un nouveau César et à la domination de l'étranger, elle doit repousser l'esprit subversivement révolutionnaire ; elle doit affermir en elle l'esprit de sagesse privée et publique, l'esprit véritablement chrétien.

C'est quand les efforts de l'impiété ont ruiné dans les âmes l'adhésion généreuse aux vérités de l'ordre divin ; c'est quand les malfaiteurs intellectuels, les vils baladins du monde littéraire ou politique ont généralisé dans un peuple la méconnaissance et l'abjuration des vérités religieuses et morales qui sont le fondement de l'ordre public, que l'on voit y apparaître des symptômes de décomposition sociale aussi effrayants que l'ont été les actes de la *Commune* de Paris.

Et alors même que l'on a momentanément écarté le danger le plus menaçant, chez ce peuple insuffisamment pénétré des convictions et des devoirs qu'impose à l'homme et aux sociétés la vérité chrétienne et rationnelle, la réaction qu'amènent chez lui des attentats comme ceux auxquels nous venons d'assister est violente quelque temps et même abusive. Elle va jusqu'à l'inintelligence des légitimes besoins sociaux, en appelant

l'absolutisme ou quelque empirisme dynastique, comme remède — bien trompeur pourtant — aux maux que la licence a amenés.

Mais autant cette réaction est exagérée, autant elle dure peu ; et son abus contribue même au retour des excès qu'elle repoussait.

Après un temps parfois bien court, on voit revenir, dans telle ou telle partie de l'opinion, l'entraînement vers les idées dissolvantes qui ont été la cause des plus épouvantables calamités. Les ambitions de popularité font, sur les tréteaux de la politique, miroiter de nouveau le prestige de l'illusion révolutionnaire masquée sous les dehors de la liberté.

Les histrions d'une littérature aveuglée ou corrompue se hâtent de chercher des succès d'aberration ou de mensonge, dans la réhabilitation, l'apothéose des plus néfastes figures de l'histoire, et dans l'apologie des plus sataniques forfaits.

Et ces hommes que la société a combattus, qu'elle a dû inexorablement repousser de son sein pour sauver son droit et sa vie, ces hommes dont la mémoire devrait être clouée à jamais au plus infamant des piloris, ces hommes trouvent, par la voix de célébrités retentissantes, des connivences qui pallient leurs forfaits ; ils rallient autour d'eux des enthousiasmes néfastes et des admirations de sectaires ; ils trouvent même de coupables génies pour exalter leurs crimes et pour célébrer leurs attentats.

Verrait-on se produire ces faiblesses et ces scandales d'opinion, si plus haut et plus loin que les réprobations les plus légitimes, mais hélas ! passagères, il n'y avait point, pour les esprits et pour les cœurs, cette loi des affinités morales qui associe la duplicité au mensonge et la sincérité à l'honnêteté ; cette loi qui, en dehors même de toute préméditation, fait les engouements désastreux et les coalitions impies, comme elle crée dans un même milieu les grandes communions d'idées, les situations rationnelles et les dévouements aux vérités sublimes ?

Comprenons donc enfin l'enseignement qui sort de notre histoire, depuis trois quarts de siècle, depuis les horreurs de 1793, que celles de 1871 ont égalées sans doute, mais n'ont peut-être guère surpassées. Songeons que, même depuis ces temps néfastes qui ont amené nos jours césariens, non seulement l'esprit de la *Révolution démagogique et anti-chrétienne* a été endémique dans diverses parties de l'opinion, mais aussi que l'admiration des scélérats de la première Terreur a été en permanence dans ces milieux et que l'atténuation de leurs forfaits a été trop générale parmi nous.

Songeons que, par la faute de plusieurs, l'histoire semble avoir conspiré à fausser à cet égard l'intelligence nationale, à propager l'acceptation et même le respect des plus criminelles grandeurs.

Disons-nous bien que ce sont ces deux réalités,

la loi des affinités morales et l'éclatante renommée faite par des agitateurs politiques et des historiens aux hommes du brigandage social, disons-nous que ce sont elles qui ont amené ces malfaiteurs contemporains nommés Blanqui, Félix Pyat, Delescluze, Rochefort, Lefrançais, Rigault, Ferré, Jourde, Billioray, Vallès, Grousset et Mégy.

Oui, les lauriers sanglants des « grands hommes » de la *Montagne* ou de la *Gironde* ont empêché de dormir ces vils ambitieux. Oui, ces Érostrates nouveaux ont envié le piédestal de gloire que l'on a fait aux incendiaires du monde social. Ils ont voulu s'en ériger un à eux. Et ce piédestal, ils l'ont fait avec les débris de la loi, avec les lambeaux d'une patrie, avec les cendres de Paris flamboyant, avec les monceaux de cadavres entassés dans ces jours d'épouvante, amoncelés et dispersés, livides, dans ce rugissant tourbillon qui a été la *Commune* de Paris !

Ah ! c'est l'heure sans doute d'instaurer un monde nouveau, surgissant du milieu de ces décombres ! C'est l'heure d'unir pour cela nos efforts et de ne point faire que ces efforts mêmes, jetés imprudemment à une édification inintelligente, préparent d'autres dévastations !

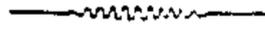
Nous tous qui voulons et qui pouvons encore, en appelant à nous l'aide de Dieu, sauver la France et la République, hâtons-nous donc, sous un gouvernement d'honnêteté républicaine et de

probité politique, hâtons-nous de propager, par nos paroles et par l'exemple de notre vie, les mœurs sévères, les vraies convictions sociales et les fortes croyances catholiques. Ne perdons pas un jour ; mettons-nous résolûment à cette œuvre, si nous voulons assurer d'heureux et durables résultats à notre douloureuse victoire sur les forcenés de la rébellion.

Pour une société rationaliste, livrée à ses illusions désastreuses et à ses décevants orgueils, ces monstrueux sectaires seront bientôt pour un grand nombre ce qu'ils sont déjà pour plusieurs : des héros du *progrès*, des martyrs de la *libre-pensée*.

Pour une société chrétienne, devant la postérité, devant l'histoire, ils seront irrévocablement les hommes de l'ignominie ; ils seront ce qu'ils ont été : *les démoniaques de la Révolution*.

Juin 1871.



Les Scélérats de la Révolution

I

Il y a des appellations effrontées dont il importe que, devant l'histoire, on ne laisse point prescrire le mensonge. Il y a des impudeurs qu'il faut marquer avec le fer chaud de la vérité.

Un jour, des hommes se sont élancés de plusieurs coins du monde. Qu'avaient-ils entendu ? Un sifflement, qui sortait non du fond des bois, mais du fond de repaires ténébreux.

Ces hommes n'entendaient plus Dieu ; ils n'entendaient plus la conscience. Ils ont électriquement tressailli au sifflement de la Révolution. Ils ont couru là où les appelait la haine, là où la destruction avait besoin d'eux.

Genséric, s'avancant sur la vaste mer, allait dans les ténèbres. Où allait-il ? Il le savait : « A ceux sur qui doit éclater la colère de Dieu ! »

Une lueur brillait encore dans cette âme sinistre : la lumière du Dieu vengeur et de sa justice qui allait frapper.

Mais les forcenés de la Révolution, mais les

nouveaux Vandales s'avançaient dans une nuit plus sombre. Pas un éclair d'en haut ne brillait là. Pourquoi ces hommes accouraient-ils? Pour faire l'œuvre du néant.

Ils sont arrivés là où la dévastation devait commencer. Ils y ont trouvé une multitude convulsive. Ils lui ont dit :

« C'est l'heure! On vous parle de Dieu : men-
» songe. On vous vante l'ordre social : iniquité.
» On vous enchaîne au capital ; le capital, c'est
» l'exploitation avide. On vous prêche l'Église ;
» l'Église, c'est votre ennemie. Ils vous disent, li-
» berté : vain leurre. Ils célèbrent l'égalité : dé-
» rision. Ils chantent en chœur la fraternité.
» Vous allez leur répondre : la vengeance, l'ex-
» termination, voilà notre fraternité! »

Et sous cette invasion de l'esprit d'enfer, des hommes, par mille et par cent mille, ont eu la possession satanique en eux.

Les mères et les filles, les enfants, les vieillards, sont devenus frénétiques de rage et cataleptiques de destruction. Où courait cet effrayant délire? Vers les flammes d'un incendie sanglant où, dans le rêve de ces barbares « de l'avenir, » Paris devait disparaître à jamais!

Cette fureur démoniaque a appelé son œuvre la *Commune*, elle qui apportait l'anéantissement de la commune et l'effacement de l'humanité. Nous avons vu cette œuvre.

Ses artisans du crime, elle les a nommés des *fédérés*.

Des *fédérés*, — c'est sous ce nom qu'ont figuré ces hommes dans les colonnes de la *Vérité*, du *Siècle* et de l'*Avenir national*.

Des *fédérés*? Mais la fédération suppose l'ordre. Hors de là, il n'y a que la coalition des audaces du mal; il n'y a que les hordes du brigandage, les bandes de la révolte, du vol ou de l'assassinat.

Le crime a appelé ses hommes d'un autre nom; il les a nommés : des *gardes nationaux*.

Ici, il n'a pas tout-à-fait menti. Ces hommes ont gardé.

Le meurtre s'avavançait délirant dans le tourbillon d'une plèbe immonde. Deux généraux, deux nobles citoyens étaient là. On les a saisis et traînés. Les *gardes nationaux* faisaient la haie. — Que va-t-on faire de ces citoyens? — On va peut-être les fusiller. Nous sommes là : nous gardons.

La populace a hurlé; l'égorgeement s'est fait.

Les *gardes nationaux* gardaient.

Que font-ils là, rangés en ordre? Ils surveillent les perquisitions. Elles sont commandées par la *Commune*. Rien ne doit échapper de ce qui est désigné à « la justice » du *Comité central* ou du *Comité de la fédération*.

Et l'on se met à l'œuvre; tout ce qui tente les vengeances ou les cupidités sans frein est ravagé, pillé, entassé, emporté.

C'était le vol audacieux!

Les *gardes nationaux* gardaient.

Voilà des alcoolisés méchamment stupides et des mégères aux yeux flamboyants.

Ils envahissent une église; ils s'y précipitent; ils y roulent, en flots impurs. Ils souillent, de leurs impiétés, la chaire, la sacristie, l'autel. Ils profanent l'hostie; ils emportent les vases sacrés.

Ce sont des « gardes nationaux » qui composent, en partie, cette ignoble mêlée.

Mais il y en avait d'autres aux portes et sous le péristyle. Ils étaient là, fixes à la consigne.

Le sacrilège passait et rugissait.

Les *gardes nationaux* gardaient.

Des convives nombreux sont assis autour de la table d'un festin.

Dans la salle opulente, au-dessus du somptueux banquet, les lustres brillent, les cristaux étincellent.

On fête la Commune; on boit à la Révolution. Elle a effacé Dieu et inauguré le socialisme : bravo!

On entend l'orgie rire, et frémir l'orgueil révolté. Ils bafouent la patrie; ils ont des insultes pour la loi, des sarcasmes pour le devoir.

C'est la débauche athée, qui se rit de Dieu, le jour du Seigneur.

Mais soudain, un bruit qui arrive.

Les Français, *les ennemis* ! Ils sont dans Paris ! ils y sont entrés, — là-bas, du côté du couchant ! Ils sont déjà au Trocadéro !

On s'enfuit ; la salle devient vide ; les mets, là sur la table, attendent quelqu'un d'inconnu.

Demain, dans la tournoyante fournaise, tables et mets, velours et marbres, glaces et lambris, plafonds, voûtes, murs disparaîtront !

Et les hommes du festin s'en vont en tumulte. Ils vont : la panique les suit.

Mais voyez ces hommes armés qui s'élancent et courent, eux aussi. Féroces, ils hurlent ; sinistres, ils vont sonner le tocsin. Ce sont des « gardes nationaux. »

Ils veillaient au festin de Balthazar.

Les *gardes nationaux* gardaient.

Un bandit, à la nuit tombante, secouant un trousseau de clefs, ouvre, l'une après l'autre, six cellules d'une prison. Des hommes au front bestial, au regard scélérat, occupent les escaliers, les corridors : ce sont des « gardes nationaux. »

Les martyrs passent, en prière, devant ces figures, noires dans la pénombre. Ils se voient cracher au visage par les hommes du meurtre. Ils entendent vomir les paroles de l'obscène dé-

bauche ; ils entendent grincer les blasphèmes, les imprécations.

Les hommes sinistres poussent brutalement, avec les vociférations du crime, les sacrifiés contre un mur.

Deux feux de peloton éclatent, brillent dans l'ombre. Les martyrs tombent ; ils sont achevés par les égorgeurs.

Aux avenues de la cour funèbre, des hommes étaient là qui veillaient, gardiens farouches de l'assassinat.

Les gardes nationaux gardaient.

Voyez ces avinés hagards, brandissant des sabres, des couteaux, et s'avançant avec des furies échevelées.

Où courent-ils ? aux cimetières. Le sang n'y est pas encore figé. Les massacrés, qui gisent là, ne sont pas refroidis. Les otages palpitent ; les martyrs râlent.

Ces hyènes prennent les corps chauds ; d'autres, à côté, fouillent les sépulcres.

Qu'allez-vous faire à ces victimes ? — Nous les mutilerons ! — A ces cadavres ? — Nous les déchirerons ! — A ces squelettes ? — Nous les briserons ! — A ces cendres ? — Nous les disperserons !

Et ils ont mutilé ; ils ont déchiré ; ils ont brisé ; ils ont dispersé.

Et d'autres, auprès, surveillaient l'horrible profanation.

Les *gardes nationaux* gardaient.

C'est l'heure des suprêmes horreurs. Le pétrole, versé à flots, a pris feu à l'Hôtel-de-Ville. Il a fait du vieux palais municipal l'abîme d'un vertigineux brasier. Des tourbillons, rouges et noirs, montent de ce cratère flamboyant. Les flammes sortent, en langues aiguës, des fenêtres ardentes. Les flammes dévorent la pierre; elles brisent le bronze; elles fondent le fer. Elles gagnent le faite du palais. Elles font crouler avec fracas, dans l'incandescente fournaise, ces toits qui se dressaient superbes et qui éblouissaient au soleil.

L'armée de la France n'a pas encore atteint cette scène du crime. Y a-t-il là quelqu'un, près de ces flammes vengeresses, près de ces éléments déchaînés?

Oui, il y a des hommes. Les voyez-vous, à la lueur du monument qui brûle? Les apercevez-vous, rangés sur la place de Grève, sur la place Saint-Jean, vers le fleuve, sur la rue de Rivoli? Demandez; on vous dira leur nom.

Il y en a là de Charonne, de Belleville, de Ménilmontant, de Grenelle, des Gobelins. Une partie de cinq bataillons sont là, fournis par le 11^e, le 13^e et le 15^e arrondissement.

N'approchez pas avec des pompes, pour porter

secours à ce qui brûle. Ces hommes protègent le brasier.

Ce sont des *gardes nationaux*. Que gardent-ils? L'incendie dévorant!

Atroces scélérats! monstres inouïs!

La postérité ne vous oubliera point. Elle gardera votre mémoire. Elle vous verra autour de ces ruines, personnifiés dans ceux qui ont formé vos pensées, dans ceux qui ont armé votre bras. Elle vous éternisera, malfaiteurs, sur ce théâtre de vos méfaits.

Elle dira: « Qu'on respecte ces ruines! qu'elles soient lugubres, comme le Châtiment! qu'elles soient sacrées, comme l'Expiation! qu'elles soient une éloquence permanente, montrant jusqu'où en vient l'infamie humaine! »

Oui, la postérité mettra là, autour de ces décombres, ce qui a dépravé le cœur de tant d'hommes, ce qui a aveuglé leur intelligence, ce qui a livré aux furies de l'enfer l'œuvre de la Révolution!

Elle mettra là l'*Impiété*, qui arrache les peuples à Dieu et qui les prostitue au mal. Elle y mettra le *Communisme* révolutionnaire, qui jette les travailleurs à la haine et qui tend à précipiter les sociétés dans l'abîme des suprêmes perditions.

Elle y mettra le *Machiavélisme* des Césars qui veulent édifier leurs grandeurs sur la perversité

des nations. Elle y mettra la *Démagogie* qui, appelant la démocratie hors de la vérité et de l'honneur, veut la faire se traîner dans le crime et cherche à l'enivrer de sang.

Oui, nous l'espérons bien, la postérité la plus prochaine, si cette heure indécise ne le veut point, fera garder ces solennelles ruines par le philosophisme, ravageur des âmes; par le socialisme, destructeur des patries; par le jacobinisme, bouleverseur des peuples, et par le césarisme, démoralisateur de l'humanité !

Elle mettra là, devant l'Europe, VOLTAIRE, MARX, DELESCLUZE, BONAPARTE.

Elle dira : « Voilà les hommes qui, par leur puissance néfaste, leurs mensonges, ont préparé l'amoncellement de ces ruines ! Voilà ceux, entre mille, qui amenaient la dissolution des patries et l'incendie de l'humanité ! »

II

Les scélérats de la *Commune* ont donné le frisson au monde. Ils ont passé. Mais il reste quelque chose d'effrayant.

Ce désordre, qui l'a enfanté ? Cette anarchie, qui l'a formée ? Ces horreurs sont-elles venues sans cause ? Non ; et de la perversité des forcenés de la Révolution, on ne pourra assurément point dire :

Prolem sine matre creatam.

C'est l'œuvre de la conservation menteuse et du vice impurement unis. C'est le résultat des dons divins malheureusement pervertis. Dans l'ordre, ils eussent été bienfaisants ; dans le désordre, ils ont été malfaiteurs.

Quand on a jeté son or au plaisir, sa pensée à la dérision de ce qui est juste et saint, sa jeunesse à l'orgie, son âge mûr aux viles ambitions, on voit, un jour, qu'autour de soi l'on a fait, non une société généreuse, mais une ménagerie humaine !

On fait appel à la fraternité, et c'est la haine qui répond. On a semé l'égoïsme, au lieu du dévouement ; au lieu de la concorde, on cueille les sanglantes désunions.

Mais nous voulons l'ordre, s'écrie-t-on ! — L'ordre ? c'est déjà tard. Cet ordre, gaspillé par vous, vous le retrouverez ; mais ce sera par le châtement !

Oui, quand les supériorités sociales, la science, la puissance, la richesse, ont versé dans un peuple le sophisme impie pour son intelligence et la corruption pour son cœur ; quand, sur la scène politique, elles ont fait jouer longtemps les plus démoralisantes ambitions ; quand, devant des prolétaires affamés, elles ont longtemps étalé l'ironie de leurs scandaleuses jouissances, un moment vient où le spectacle est changé, où le tableau se déroule menaçant.

Ce ne sont plus, ici, les jouisseurs, et là les exploités pour le Pouvoir, le plaisir ou le gain. C'est, d'un côté, le belluaire ; c'est, de l'autre, le chacal et la panthère, le tigre, l'once et le jaguar !

C'est là ce qu'ont donné, parmi nous, et les désordres du Pouvoir et ceux de la richesse. C'est là où nous ont conduits une politique sans probité et un mercantilisme sans cœur, qui, après nous avoir pourris dans des jours dits prospères, nous a dévorés dans l'adversité ; qui a fait son opulence de notre misère ; qui a escompté, en or sonnante, notre détresse nationale, et qui, infâme, a spéculé sur les désastres de notre patrie !

Mais si la Conservation égoïste a été la première cause de notre anarchie destructive, ce qui l'a fait grandir, c'est cette fausse démocratie qui, parce qu'elle n'est point sanguinaire, parce qu'elle n'est qu'hypocritement liberticide et orgueilleusement impie, est supposée représenter « la science » et passe, au besoin, pour juste et modérée.

C'est cet esprit « savamment » démagogique qui a formé la délirante anarchie ; c'est lui qui l'a prédisposée aux implacables dévastations.

C'est lui qui, repoussant le surnaturel, a voué la Révolution au matérialisme incendiaire. Ce sont ses maîtres, les Owen, les Fourier, les Auguste Comte, les Feuerbach, les Proudhon, les Büchner, ces docteurs de l'athéisme révolution-

naire ; les Mazzini et les Garibaldi, ces fanatiques extirpateurs du « chancre sacerdotal » ; les Quinet et les Michelet, ces fervents du paganisme démolisseur, osant, dans leurs pages de mensonge, regretter que 1793 ait laissé debout nos basiliques, vieux monuments de notre foi ; ce sont ces coryphées de la révolte anti-chrétienne, auxquels ont répondu, à tous les degrés de l'échelle intellectuelle et sociale, les Peyrat, les Louis Jourdan, les Chassin, les Cantagrel, faisant du journalisme « démocratique » l'appui des plus dissolvantes et des plus tyranniques négations, — les Mottu et les Clémenceau, aveugles pourchasseurs du Christ, — les Ranc, les Asseline, les Bonvalet, prêtres phobes dictatoriaux, — les Esquiros, les Duportal, les Engelhardt et les Allain-Targé, louvoyants de l'arbitraire libérateur ou déchaînés de l'anti-catholicisme et du despotisme proconsulaire, — les Sémerie, les Deschanel, haineux qui savent, après Renan, être délicatement impies ; ce sont eux qui ont formé les âmes dont la scélératesse vient de se révéler dans ces jours d'horreurs.

Ce sont ces hommes, dont les disciples ont fait dérision de la loi jusque devant ce suprême attentat, la *Commune* ; ce sont eux qui ont disposé les ravageurs modernes à renverser ce sur quoi repose tout l'édifice social.

Ce sont ces négateurs qui ont dressé, sur l'insulte du divin, leur scandaleuse popularité ; ce

sont eux qui ont lancé cet athéisme féroce, pouvant faire un jour de la France et du monde un monceau de dévastations sanglantes et d'universelle extermination!

Et ce sont les élèves de pareils maîtres, eux qui ont été les excitateurs ou les complices de la violence démagogique, eux qui ont jeté dans les multitudes le mépris de la loi et le radicalisme de la destruction, ce sont eux qui, près de ces ruines accusatrices de leurs doctrines et de leurs actes, ont osé venir encore briguer le suffrage populaire dans ce Paris qu'ils ont conduit hier aux catastrophes et dont ils achèveront le désastre demain!

C'était vraiment compter sur l'aveuglement d'un peuple; ou plutôt c'était se jouer de l'indignation du grand nombre qui allait répondre, comme il convenait, à ce défi audacieux.

C'était supposer que Paris tient à se perdre et à perdre la patrie, à la suite des néfastes menées qui ont armé du fer homicide et des torches incendiaires les scélérats de la Révolution!

III

Cent cinquante mille électeurs de Paris se sont souvenus de ces forfaits.

Lorsque des milliers d'autres, — à qui ces événements odieux n'ont, semblerait-il, rien appris, — volaient pour des complices de la *Com-*

mune, ils ont gardé mémoire de ce qui s'est déroulé depuis trois mois; ils ont écarté les fanatismes et les perfidies qui mettent sur le chemin d'aussi exécrables attentats.

Mais ce n'est point Paris seul qui doit se souvenir; c'est la France entière; c'est tout ce qu'il y a d'honnête dans chaque parti; c'est tout ce qu'il y a de convictions vraies et sincères dans la démocratie républicaine.

L'insulte effrénée au droit, à la justice, osée par les hommes de la *Commune*; l'assassinat d'un archevêque, de prêtres, de saints religieux, à qui ces bandits n'ont pu reprocher que la vertu et les bienfaits du dévouement; le meurtre de Gustave Chaudey, cœur généreux aux tristes illusions, à qui Delescluze n'a point pardonné de posséder le témoignage écrit d'un vol qu'il avait commis dans sa jeunesse; l'assassinat, symptomatique de la même manière, du vénérable pasteur de Saché, l'abbé Lucas et de M. de Vonne, par ce maréchal-ferrand « libre-penseur, » dépravé par les doctrines de la démagogie « modérée » et imbu des pensées de ce haineux matérialisme dont tant de sectaires ont apparu comme les sbires de l'égorgement; toutes ces conséquences d'un même principe montreront à plusieurs qui ont, dans la démocratie, pactisé avec ces mensonges, que l'on ne joue pas en vain avec les négations qui ruinent, dans l'esprit des

peuples, la foi et la vie catholiques, le culte du devoir et le respect de l'autorité.

Ils leur indiqueront le dernier terme de ces négations : le sauvage communisme et la barbarie.

Ils étaient, eux déjà, en effet, pour la plupart, des sauvages cosmopolites, des ravageurs internationaux, ces *fédérés*, ces *gardes nationaux* de la révolte de Paris.

Et ce qui, sous le nom de la *Commune*, était, sciemment ou instinctivement, au bout de leurs visées ou de leurs actes, c'était le *communisme universel*.

Le *communisme*, — qu'il se soit appelé aussi *sociulisme* ou qu'il se nomme *collectivisme* (au fond, c'est tout un, sous des aspects et des noms divers), — est l'erreur sociale la plus complète, en même temps qu'elle sera toujours la plus populaire, dans les siècles et dans les milieux aux idées rationalistes et aux mœurs payennes.

C'est la théorie politique la plus radicalement fausse, car c'est la déduction la plus rigoureuse de l'erreur religieuse et philosophique qui rejette les croyances de la vérité traditionnelle sur l'origine de l'humanité.

Système essentiellement négateur des principes fondamentaux de l'ordre social, le communisme repose sur l'élimination des grandes lois providentielles, d'après lesquelles les individua-

lités humaines, les familles et les nations sont unies par une absolue solidarité, dans une épreuve involontaire, qui peut et qui doit devenir une expiation d'amour, dans l'union vivante des hommes et des peuples avec le Dieu médiateur et rédempteur.

Ce système va, plus logiquement que tout autre, avec les doctrines faisant table rase de la déchéance primitive, et effaçant, d'un trait de plume, la justice divine qui, pour les sociétés politiques, tient compte des mérites et des démérites particuliers et collectifs, individuels et généraux.

Le communisme est, de plus, tout-à-fait dans le sens de la déviation même qu'il nie, dans le sens du penchant qu'a l'homme vers l'injustice, qui le porte à diminuer le plus possible sa responsabilité personnelle pour accroître la responsabilité, alors fictive, de ce tout que l'on nomme l'État.

Et c'est ce qui explique comment cette erreur, logiquement irrationnelle, a été et sera toujours la plus populaire, dans les nations atteintes par les perversions qui constituent le rationalisme payen.

Le communisme va avec l'inclination désordonnée à jouir du bien d'autrui par le vol, et au besoin, par la spoliation gouvernementalement décrétée; à s'affranchir des devoirs de la famille et à assouvir ses passions licencieuses, par le liber-

tinage transformé en institution ; à soustraire la conscience humaine à l'autorité divine de l'Église, en faisant édicter, par l'État athée, non seulement le droit légal, mais l'obligation même de la révolte contre Dieu.

Le communisme favorise ainsi entièrement toutes les tendances dérégées de l'homme, alors que, au détriment de ses tendances légitimes, du vrai progrès et de la justice, il foule les principes de la conscience, il méconnaît et il repousse violemment l'organisation naturelle des sociétés.

Il dénature la responsabilité ; il fausse la solidarité ; il détruit la famille ; il anéantit la propriété ; il supprime la religion ; il efface le droit et la liberté.

Il tend à enfermer les peuples dans une double camisole de force : celle du despotisme le plus écrasant et celle des malfaisantes passions.

Il constitue, par là, le plus grand acte de révolte dont puisse se rendre coupable une société humaine.

Il pose le droit audacieux d'une collectivité sans cœur, qui s'appelle l'État, puissance impitoyable qu'il met dans la main de ses tyrans. Ce droit inique, il le pose en face de celui de Dieu, de celui de la conscience, de celui de la justice sociale. Et il leur dit :

« Droit de Dieu et des peuples, droit des familles et des citoyens, droit de l'équité et de la

conscience, je ne vous connais pas ! Osez entrer en conflit avec moi ; je suis la force ; je prévaudrai contre vous ! »

Que l'on s'étonne, après cela, que ce soit cette pente du crime que descendent les dépravateurs des multitudes, dans les jours les plus délirants de la démagogie !

Que l'on s'étonne, si des foules fiévreuses, matérialistes, corrompues, où l'appel du bien et du juste trouve à peine un écho, courent alors, dans leur vertige, vers une idole fascinatrice ; et qu'elles croient là entendre ces mots : « Effacement des responsabilités, disparition des misères humaines, dans moi, la divinité omnipotente, dans moi, le socialisme universel ! » Idole dévorante qui peut aussi se charger de tous les crimes et devenir le gouffre où s'en iront, par lambeaux, les restes scélérats de ce qui fut l'humanité !

Que l'on s'étonne enfin de ce que l'on a vu sous la *Commune* de Paris, dont les excès inouïs des derniers jours étaient nécessaires, à leur manière, pour donner à une aveugle bourgeoisie quelque conscience du péril social, et pour fermer la bouche à ce haineux radicalisme qui, sans ces énormités, — soyons-en sûrs, — aurait, dans ses feuilles de perfidie, trouvé, comme coupables, non les criminels de la révolte, mais le Gouvernement et la loi !

La *Commune*, animée de ce souffle impie, a déroulé aussitôt son drapeau, celui du communisme audacieux, celui de l'Éversion sanglante, en même temps qu'elle suivait l'impulsion de Marx et de Jacobi, les coryphées du communisme international, et qu'elle appelait à elle Garibaldi, le bras de la démagogie des deux mondes.

Et la ville qui croyait pouvoir caresser toujours impunément l'insubordination, Paris qui avait complaisamment souri à la plus injustifiable révolte, à laquelle rien absolument ne pouvait servir ni de raison ni d'excuse ni même de prétexte, Paris s'est trouvé soudain aux prises avec l'insurrection non plus uniquement contre un Pouvoir régulier, contre une Assemblée nationale, mais contre tous les principes de l'ordre, contre toutes les lois de l'humanité!

D'ailleurs, qu'on le sache bien : le communisme athée, radicalement subversif, est le dernier terme où vont logiquement les efforts de la *Révolution anti-chrétienne*, telle que des penseurs néfastes en soufflent l'incendie depuis cent ans.

Tous ces efforts tendent là, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille point, que l'on appelle ou que l'on repousse ce résultat fatal. Ils y vont, par l'œuvre négatrice qu'ils opèrent dans les âmes et dans les peuples, par la dissolution qu'ils y amènent des vraies croyances et des mœurs austères, généreuses, fondements de l'ordre dans les nations.

Ils y vont, pour tout dire en un mot, par la loi des affinités profondes de l'erreur. Et quelle preuve plus frappante pouvions-nous avoir de ces entraînements presque invincibles, que celle que nous ont donnée ces événements, où l'on a vu un Delescluze, un fanatique jacobin, adversaire déclaré des doctrines de l'*Internationale*, en venir à se trouver identifié à la cause d'un *communisme* qu'il détestait, et périr à la tête d'un de ces mouvements *socialistes* dont il avait fait si souvent une âpre dérision ?

C'est que le communisme est au fond de l'abîme qui attire vertigineusement l'esprit libérateur, sceptique et révolté de la période que nous signalons.

Et si cette période historique, dont plusieurs des principes malfaiteurs ont été, en partie, atténués dans leurs résultats par les durs événements, en partie surtout neutralisés par l'action vivifiante de l'Église, si cette période n'était pas, en ce moment, près de finir, avant d'avoir produit toutes les conséquences désastreuses de ces principes ; si, à cette phase destructive, ne commençait pas déjà à succéder une phase édicatrice, celle de la Renovation chrétienne, ce n'est pas seulement dans l'enceinte d'une capitale que l'on eût vu et que l'on verrait se consommer les forfaits du communisme révolutionnaire ; c'eût été, ce serait dans la France entière et dans tout notre monde occidental !

C'est assez peut-être des horreurs auxquelles nous a fait assister le communisme en voie d'inauguration par la *Commune* de Paris. C'est assez, mais ce n'est pas trop, pour dissiper, s'il est possible, dans nos classes dites éclairées, le plus étrange aveuglement.

Peut-être que devant de pareils drames, les peuples, les gouvernements de l'Europe verront, avant d'autres désastres, dans quelle voie perdue ils s'avancent, en suivant les « principes » du rationalisme révolutionnaire. Peut-être qu'ils diront enfin :

« Assez, assez dans cette voie ! Arrêtons-nous et remontons. »

IV

Oui, ces délirés babyloniens tendront, espérons-le, à détacher la France, l'Occident, de toute politique de mensonge.

Et d'abord, ils les élèveront au-dessus de la sophistique d'une étroite science qui, ignorant l'homme et méconnaissant Dieu, est puissante à entraîner les peuples vers les dangers de l'illusion morale et vers les abîmes de la démagogie.

Ces désastres, nous ramenant aux sévères réalités de la vie, nous redonneront la notion vraie de la dépravation humaine, notion que le rationalisme effaçait, en accroissant cette dépravation,

et que la politique et la philosophie n'ont cependant pas le droit d'ignorer.

Les éclairs de cette tempête, en nous montrant les plus ténébreux replis du monde social, ne projettent point leur clarté seulement sur les faits de notre époque; ils illuminent aussi le passé. Ils rectifient l'histoire, faussée trop longtemps sur des points aussi importants que nombreux.

Les histrions de la sophistique, réputés philosophes, — comme de Voltaire à Feuerbach et à Proudhon, depuis un siècle, on a tant vus, — viendront-ils encore accuser de « monstrueuses atrocités » les châtimens bibliques, tels que ceux qui furent exercés sur les fils de Moab ou d'Ammon? Oseront-ils ne voir, dans ces actes de justice, que d'injustifiables cruautés? Oseront-ils appeler le Dieu saint, au nom de qui se firent ces jugemens rigoureux, le Dieu de l'épouvantable barbarie? Ignoreront-ils, ce qu'ils doivent savoir, qu'il y a des scélératesses qui attirent la répression inexorable et qui appellent l'extermination?

Nos historiens, entendant l'équité, dans leurs appréciations du passé, un peu à la manière dont viennent de l'entendre les artisans de « conciliation, » jetteront-ils encore le blâme ou l'insulte à des nécessités, tristes sans doute mais impérieuses, comme le fut ce *massacre* de Béziers, où la France chrétienne eut en face d'elle les pires

des hommes de la révolte, conjurés contre l'ordre social?

Ces *Cathares* féroces, ces « libres-penseurs » albigeois, ces révolutionnaires manichéens, que la France d'alors dut écraser, à l'entrée d'un siècle glorieux, étaient ni plus ni moins les socialistes communeux de ce temps; ils étaient directement les ancêtres de ceux qui viennent de menacer la France des périls suprêmes de la barbarie.

Comme le *maçonnisme*, qui a frayé la voie au jacobinisme, d'une part, à l'*Internationale*, de l'autre, et qui a préparé indirectement la *Commune*, ils dérivait de ce faux principe dualiste qui est aussi subversif, aussi fécond en effrayants résultats sociaux (l'histoire de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique l'a prouvé), que l'est l'athéisme démagogique qui a dominé surtout dans la *Commune* de Paris.

Et ce sont ces devoirs de la justice que des écrivains renommés n'ont pas craint de transformer en « crimes! » Mais n'est-ce pas là que se feront, à l'égard de notre temps et des actes de ses fermes défenseurs du droit, les incendiaires des âges futurs?

M. Henri Martin peut s'y attendre : lui qui a osé — et nous l'en félicitons, car il n'a fait là que son devoir — approuver les exécutions terribles, la formidable répression de Paris, il n'aura « pas reculé devant le crime, » aux yeux des révoltés

de l'avenir, s'apitoyant sur « l'horrible monceau de ruines et de cadavres qui avait été » Paris, et jugeant, dans six siècles d'ici, l'approbateur d'aussi « cruels décrets, » comme il s'est permis de juger de grands citoyens du XIII^e siècle, qui se sont trouvés en face de nécessités aussi rigoureuses que celles que M. Henri Martin a vu, en plein XIX^e siècle, surgir si inopinément devant lui.

Pour le Chef du Pouvoir exécutif de notre République, il peut être certain d'être mis, par les hommes « avancés » de ce temps à venir, au niveau, en fait de cruauté barbare, et peut-être même au dessous, de Simon de Montfort et du « fanatique » abbé de Cîteaux.

Qu'a fait pourtant là M. Thiers ? Il y a conquis certainement le plus grand honneur de sa vie ; il a, par cette répression même, noblement contribué au salut de la société.

Mais, — on doit le savoir, — sauver la société, à la manière non des Machiavels du césarisme mais des hommes du désintéressement, c'est un crime, pour l'esprit d'erreur et de mensonge, pour l'idéologique orgueil.

L'Église, depuis dix-huit siècles, ne fait pas autre chose que de sauver l'humanité des corruptions et des perversions payennes, — dans la mesure restreinte toutefois où cette société veut bien permettre qu'on l'arrache à ces dépravations.

L'Église n'a pas d'autre mission ; elle ne fait que cela depuis le commencement de son existence. Et la « *libre pensée* » et les « *libres-penseurs* » de tous les siècles, y compris le nôtre, ne le lui ont pas encore pardonné.

Ces événements hideux enseigneront à notre génération à quelles graves méprises on s'expose, et combien on peut porter atteinte à la vérité, en s'érigeant en docteur des peuples, avant d'avoir été humblement à l'école du seul maître, de la vérité vivante, le Christ.

Certes, si maintenant quelque chose est nécessaire pour affaiblir la puissance des doctrines qui ont produit les affreux excès de la *Commune* de Paris ; si quelque chose est urgent pour affermir parmi nous la vraie liberté républicaine, c'est que l'on en finisse avec ces malheureuses méprises, avec ces illusions longtemps appelées « *libérales* » et qui ne sont pas autre chose que des agents de dissolution des sociétés.

Si quelque chose est indispensable, après tant de désastres, c'est la complète vérité chrétienne, éclairant les esprits et animant les institutions.

Nous venons de toucher à un point extrême de ces déviations qui constituent trop souvent la marche anormale des peuples. C'est quand des nations, douées encore de vitalité, ont atteint ces

dernières limites du dérèglement social, qu'elles réagissent le plus énergiquement vers la direction vraie.

Et alors, de même qu'elles n'ont point su s'arrêter à demi dans l'erreur, elles ne s'arrêteront pas aux demi-vérités dans la phase qui s'ouvre devant elles, dans la marche nouvelle qu'elles ont commencée.

La France vient de constater, par une lugubre expérience, que l'indifférentisme rationaliste, comme le fut celui de la période qui touche à sa fin, a donné exactement ce qu'avaient produit les hypocrisies « religieuses » du XVII^e et du XVIII^e siècle : elle a amené des monstruosité délirantes et des tempêtes où tout pouvait sombrer.

Dans son mouvement ascensionnel, notre patrie s'en tiendra-t-elle à cette insuffisante vérité ? S'arrêtera-t-elle encore imprudemment à cet ingrat et dangereux milieu ?

Non ; elle montera plus haut, vers la région de la foi vivante, de la droite et lumineuse raison. Elle aura en dégoût la tiédeur morale et intellectuelle, inhérente aux époques sans caractère, aux nations sans vie grandiose et aux âmes sans sublimité.

Elle appellera à elle l'énergie généreuse qui fait la rédemption des peuples dans les pensées de la justice chrétienne et dans les œuvres du dévouement. Elle ambitionnera l'ardeur vraiment rénovatrice ; elle ira à elle ; elle la conquerra.

Après les égoïsmes malfaiteurs, qui mettent les sociétés en poussière et qui leur préparent une irrémédiable corruption, apparaîtront des fraternités magnanimes, puisant leur force non dans les phrases vides de l'orgueil révolutionnaire, mais dans le fervent amour catholique, dans l'amour des hommes et des peuples en Dieu.

Après les scélérats de l'impiété rugissante, de la tumultueuse démagogie, viendront les héros et les saints d'une République de sagesse, de foi et de bienfaisante liberté.



Juillet 1871.